

TOMBÉ DE LÀ-HAUT

Marie-Aude Buisset

J'ai écrit ce petit roman suite à un rêve. Dans ce rêve mon grand-père surgissait accompagné d'une jeune femme, son arrière petite fille.

Est-il l'ange gardien de celle-ci ?

Quel message a-t-il voulu délivrer ?

Cela m'a interpellée.

Je ne pensais pas souvent à lui depuis son décès, il y a plus de vingt ans, et je m'en suis excusée auprès de lui.

Et puis,

l'idée a germé de lui rendre hommage à travers l'histoire de Pierre et de Clémence.

Au-delà de cela, le message que j'ai entendu est peut-être celui d'apporter de la joie et de légèreté dans chaque moment de la vie et d'arriver au crépuscule de celle-ci avec sérénité et rempli d'amour.

Je n'étais pas destinée à écrire un roman puisque ma vocation, depuis l'âge de six ans, a été de devenir sage-femme. Profession qui m'a comblée durant trente cinq ans. A présent, j'accompagne des élèves en situation de handicap. J'espère que l'on a droit à plusieurs vies pour pouvoir réaliser tous nos rêves.

Pierre récemment décédé comprend petit à petit qu'il est l'ange gardien de Clémence, une petite fille qui discute de la vie au chevet de sa maman atteinte d'une maladie incurable. Pierre n'a pas reçu le mode d'emploi pour découvrir quelle est sa mission.

Pierre

87 ans. J'ai vécu 87 ans. Voilà c'est fait, je suis mort. Je viens de passer de vie à trépas. C'est effectif, je suis passé dans l'au-delà. Et cela s'est fait d'une manière inattendue. Je ne parle pas de mon décès. Celui-ci était prévisible depuis quelques mois et il s'est déroulé de la manière la plus commune qu'il soit; dans un lit d'hôpital. C'est quitter la terre qui a été inouï. Je ne trouve pas le qualificatif le plus juste pour décrire ce qui m'est arrivé. Je m'étais imaginé comme j'avais pu l'entendre, voir une clarté si puissante qu'elle vous attire. En ce qui me concerne, cela ne s'est pas du tout déroulé comme cela. C'était fulgurant. Le décollage de la fusée Ariane, c'est de la rigolade à côté de mon ascension au ciel. A la vitesse d'un éclair, je me suis senti propulsé à une vitesse supersonique. J'avais la sensation que mon corps était en fusion

J'ai adoré. Moi qui aime la vitesse, les motos puissantes et les attractions sensationnelles dans les fêtes foraines, j'en ai eu pour mon compte. Je ne comprends pas comment je peux être intact avec les jets que je viens de me prendre. C'était comme un massage hyper puissant au niveau de tous mes muscles avec l'impression d'être un roc indestructible. Tout ce que j'aime.

Je ne pouvais rêver mieux. Si on m'avait présenté un catalogue, j'aurais choisi cette option là. Je ne suis pas un romantique. Un scénario trop plan plan du style j'ai vu une belle lumière blanche et je me suis dirigé vers elle, ce n'est pas mon genre. Je n'aurais pas été aussi enchanté.

C'était fulgurant et pourtant j'ai eu le temps d'apprécier chaque instant. En plus des effets sur mon corps, il y avait des lumières, de multiples couleurs qui variaient et me plongeaient dans un état différent pour chacune d'entre elles. Le bleu de l'enfance, le rouge de la passion, le vert des défis, le jaune de l'énergie, le rose de la tendresse. Un peu toute ma vie résumée en ces teintes puissantes. J'en suis encore tout retourné mais surtout empli de joie. C'est fabuleux.

Et à présent, ce que je ressens c'est de la légèreté. Ce qui m'est particulièrement agréable est de percevoir mes narines dégagées. Il n'y a plus de sonde. Je peux respirer, sentir l'air entrer dans mes fosses nasales et ressortir au rythme qui me convient.

L'air est doux, chaud. D'ailleurs un peu trop chaud à mon goût. Un peu plus frais ce serait mieux. Voilà exactement comme cela. C'est étonnant, la température change juste sous l'effet de ma volonté !

J'ai été hospitalisé avant mon décès. J'avais bien stipulé que je voulais mourir tranquillement chez moi. Ils se sont sentis obligés de prolonger mes jours. Prolongation pas du tout agréable. Au prix que ça coûte ces journées à l'hôpital, ce n'était pas la peine de me faire ce dernier cadeau que je qualifierais d'empoisonné.

J'avais beaucoup de douleurs et devoir rester allongé sur le dos m'était infernal. J'aurais été cent fois mieux recroquevillé sur le côté. Mais ils ne vous laissent pas le choix. Si au moins ils avaient pensé à mettre un coussin sous mes genoux, cela aurait été plus supportable.

Peu après mon arrivée à l'hosto. On m'a glissé une sonde par le nez. Elle était bien scotchée de sorte que je n'ai pas réussi à la retirer. Et quand j'ai entendu que c'était pour mon bien pour m'alimenter afin que je reprenne des forces, j'ai pouffé de rire. Ils ont dit que si j'essayais à nouveau de m'en délivrer, ils m'attacheraient les mains. Je n'avais plus qu'à capituler. Pour un homme costaud comme moi, qui ne s'est jamais laissé faire, quelle humiliation. Quelques jours plus tard, ils ont rajouté un autre tuyau pour propulser dans mes narines de l'oxygène. Là j'étais au désespoir.

Alors quand j'ai su que le grand voyage était imminent. J'ai souri. Et mes proches, venus me rendre visite, ont pris cela pour une rémission. Vous voulez quand même pas que ma vie se prolonge dans ces conditions ! Malheureusement, je ne pouvais plus m'exprimer. J'aurais voulu leur dire que je les aimais et surtout qu'ils me laissent partir pour de nouvelles aventures extraterrestres. Je ne savais pas à quoi m'attendre mais j'étais prêt.

Je suis en apesanteur. Mes jambes sont débarrassées des impatiences. Mon thorax est libre. Ma langue peut se promener à son gré dans ma bouche chargée de salive douce. Ces ressentis physiques, auxquels on ne prête pas attention habituellement, sont merveilleux. Je suis surpris car je sens mon enveloppe corporelle mais je ne la vois pas.

D'ailleurs je ne vois rien autour de moi. Je ne suis pas dans le noir, non c'est plutôt comme être dans un nuage blanc légèrement azuré. Il n'y a pas de paysage, pas d'objet, personne, pas âme qui vive. Je ne vois rien, n'entends rien.

La vue, le goût, l'ouïe, ces sens disparaissent-ils après la mort ? Faut-il mettre une croix dessus ? Vais-je pouvoir me délecter d'un bon repas ou goûter à petite gorgée d'un excellent whisky ? Et aurai-je encore l'occasion de humer son authentique arôme ?

PAS TOUCHE

Un, deux, trois, je m'en vais au bois, quatre, cinq, six cueillir des cerises, sept, huit, neuf, dans mon panier neuf, dix onze, douze, voilà c'est la loose.

C'est quoi cette chanson idiote que je fredonne. Elle va me rester en tête toute la journée et je ne vais pas pouvoir m'en débarrasser. En plus, j'ai oublié la fin.

Je suis sur le chemin pour aller chez ma grand-mère. Non pas comme le petit chaperon rouge. Mon chemin à moi ne traverse pas le bois. Je ne porte pas de cape rouge et je n'ai pas de panier à la main. J'habite pas très loin de la maison de ma grand-mère. Nous sommes très proche dans tous les sens du terme. Une trentaine de maison nous séparent dans notre village qui compte quatre mille habitants. Sur le chemin je regarde surtout mes pieds en marchant. Pourquoi ? Je ne la sais pas. Sur ma droite se trouvent la boulangerie et la poste.

C'est très sombre à l'intérieur de la boulangerie. Quand on entre, on a un peu de mal à distinguer les pains et les baguettes sur des étagères en bois. Le comptoir encombré semble encrassé par le temps. C'est Marie qui vend le pain. Elle n'est pas très souriante Marie. On a intérêt à être poli sinon on repart les mains vides. Quand elle n'est pas à son travail, le plus souvent, elle est sur le porron de sa maison et regarde les gens passer. Elle ne dit bonjour qu'à ceux qu'elle aime bien. On dit qu'elle est la commère du village. Je ne sais pas bien pourquoi on dit cela. J'ai juste compris que toute vérité n'est pas bonne à dire. Et à priori, Marie ne respecte pas cette consigne.

Me voilà arrivée. Je passe le portail et traverse la cour aux gravillons rouges. Je m'engouffre dans le passage étroit entre le garage et la maison. A cet endroit, une rigole recueille les eaux usées d'un évier. Décrit comme cela ça paraît pas très intéressant, pourtant Léo et moi, nous passons des après-midi entiers à jouer aux billes dans ce caniveau, quand il est sec bien entendu.

Il y a ensuite un potager et depuis peu celui-ci s'est réduit pour faire un jardin d'agrément avec une table et des chaises en fer forgé blanc et deux grosses vasques en pierre remplies de pétunias, un peu semblables à celles devant le château du village mais en moins somptueuses.

Nous rentrons toujours par l'arrière de la maison, directement dans la cuisine. Aujourd'hui elle est baignée de lumière. La gazinière accueille déjà la soupe au lard qui mijote lentement. L'odeur de thym et de laurier qui s'en dégage ouvre l'appétit. Ici, pas un repas qui ne débute par la soupe, hivers comme été. Ça cale bien. Ce qui fait qu'on n'a pas besoin de dessert. Les desserts, c'est le dimanche. Surtout que ce jour là on reste à table plus de trois heures alors il faut occuper nos papilles plus longtemps.

Ma grand mère m'invite à essayer la jupe qu'elle est en train de confectionner. Ça commence à ressembler à quelque chose. J'ai choisi le tissu dans les coupons qui lui restaient. Je retire mon pantalon. J'enfile, par le bas, ce prototype. Les aiguilles me piquent un peu la peau. « Arrête de bouger maintenant. » Me dit ma grand-mère. « Pour faire l'ourlet, il faut être bien droite sinon ça va pencher d'un côté ou d'un autre. Tu auras l'air de quoi ».

Vous devez vous demander quel est mon âge. Maman elle a décidé de ne pas dire sa profession, tout de suite quand elle rencontre quelqu'un, parce qu'elle trouve qu'on devrait se découvrir d'une autre manière. Et bien, j'ai décidé de ne pas vous dire mon âge. Ce n'est pas pour faire comme ces dames précieuses qui refusent de vieillir et qui occultent la réalité. C'est parce que tout de suite on vous juge sur votre âge. Elle est trop petite pour comprendre. A son âge on ne doit pas dire cela et on ne doit pas penser cela. Et bien, voyons, personne n'est dans mon cerveau et il a bien le droit de penser ce qu'il veut mon cerveau. Déjà je ne peux pas toujours faire ce que je veux. Alors j'ai bien l'intention de penser ce que je veux. C'est à moi cet espace là haut. Pas touche.

Pierre

Cet état de détente est voluptueux comme si j'étais sous une couette chaude avec le bout du nez en dehors. Et je sens la douce fraîcheur de l'air que j'inspire. Oui, je respire aisément. Au fait, qui a parlé de dernier souffle ?

C'est bien agréable tout cela mais je ne vais pas me prélasser sous la couette toute la journée. Est-ce le jour ? Est-ce la nuit ? Je n'en sais rien. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est et c'est très bien ainsi. Le temps ne compte plus ici.

Qu'est ce que je vais bien pouvoir faire de mon temps ? Il n'y a rien, pas âme qui vive. Personne n'est venu m'accueillir.

Je pense qu'il m'est possible de me mouvoir comme je veux. Je peux bouger. Puisque j'ai pu changer la température de l'air que je respire, ça veut dire que je peux agir sur mon environnement et probablement aussi sur mon corps.

Je peux sauter, courir également et donc faire du sport. C'est une bonne idée, ça m'occupera. Si j'essayais de faire une roulade. Ça fonctionne. Maintenant un truc que je n'ai jamais réalisé ; un saut périlleux. Je tente le saut périlleux avant. Ma réception est parfaite. C'est génial. Un autre en arrière maintenant. Je peux faire ce qui me chante. Mon corps suit tous mes caprices. C'est excellent.

Un salto dans les airs comme les trapézistes. Oui ! Je rêvais de faire comme eux lorsque j'allais au cirque.

C'est inouï ! Le lieu est en train de se dessiner dans mes yeux. Je suis à plusieurs mètres de haut sur la plateforme sous le grand chapiteau. Je vois le filet tendu au dessus du sol. Je n'ai pas besoin de filet moi, en théorie on ne peut pas mourir deux fois !

C'est impressionnant d'être là-haut. Je ne suis pas seul. A côté de moi, il y a une jeune femme et, en face, deux hommes eux aussi tout au dessus du public. Ma voisine s'élance. Elle exécute sa performance parfaitement et maintenant je l'aide à se réceptionner. Voici mon tour à présent. Je saisis

la barre. Et c'est parti. Je propulse mes jambes, accroche les genoux à la barre. Et je lâche les mains. Je me rappelle des figures de voltige. Tout ce fait intuitivement. Je quitte le trapèze, le porteur m'accroche les poignets. Un balancement ensemble. Il y a même les roulements de tambours. J'impulse une rotation et me lance vers mon trapèze. Ouf ! j'ai réussi à saisir la barre. A ce moment un musicien frappe les cymbales. Comment avons nous fait pour être tous parfaitement synchro ? J'atterris debout sur la plateforme. Applaudissement s'il vous plaît. J'ai envie de recommencer. Cette fois je vais essayer une autre figure ; le salto tendu.

Je ne devrai pas trop m'ennuyer. Cette vie dans l'au-delà me réserve plein de surprise.

Après le sport, c'est direction la douche. Je réalise que je n'ai pas fait ma toilette depuis que je suis ici. Ceci ne va plus être une nécessité. Fini les soucis domestiques à priori. Pourtant j'apprécierai tellement un bon bain ou une douche. Ça m'a énormément manqué durant mon séjour à l'hôpital. Une douche me tente bien. Et pourquoi pas sous une cascade dans un lieu idyllique.

[...]

La chaleur du soleil et la douceur de l'ombre s'entrechoquent. Et l'eau limpide coule faisant un joli vacarme. Le ciel bleu contraste avec les ramages de la végétation qui entourent ce havre de paix.

Tout ce dont je rêve se dessine devant mes yeux. Mes pensées deviennent des réalités au fur et à mesure que je les crée.

Je cours pour me jeter dans la retenue d'eau sous la cascade et je me glisse sous ce jet puissant. L'eau tambourine mon torse, les fines gouttelettes rebondissent et partent en mille éclats autour de moi. C'est agréable et vivifiant.

Mes mains jointes forment une coupelle qui recueille cette eau fraîche. Je plonge mon visage dans ce réceptacle.

Et voilà que je chante et que je danse maintenant dans ce lieu magnifique.

Je plonge à nouveau ma bouche dans le creux de mes paumes et prend une gorgée d'eau fraîche. Mes joues gonflées, propulsent cette eau le plus loin possible. Ça m'amuse. J'ai cinq ans ou peut-être dix ans. Mon après-midi récréative va se poursuivre à ma guise. Est-ce cela le paradis ?

UN MONDE ONIRIQUE

Je peux me transformer en coccinelle ou en une petite souris pour aller partout où je le souhaite. Dans ma tête, je fais ce que j'ai envie, comme m'imaginer être un personnage héroïque. Mes personnages et mes animaux ont toujours une mission à accomplir. Je vis chaque jour des aventures nouvelles.

Je suis même allée sur la lune. Je n'étais pas la première à m'y rendre, Neil Armstrong, m'avait devancé. Mais moi, j'en ai bien profité. Je faisais des bonds comme dans un trampoline gigantesque mais aussi des pirouettes dans l'air.

Je ne suis pas enfermée dans un monde onirique. Je n'y passe pas toutes mes journées. J'ai bien d'autres choses à faire.

J'adore dire des mots qui en jettent comme onirique. C'est maman qui me les apprend. On a pris la décision ensemble que je devais enrichir mon vocabulaire d'un mot nouveau chaque jour. Au début je les notais dans un carnet mais maintenant je préfère les inscrire dans mon cerveau, il y a plus d'espace de stockage.

J'étais en train de penser à quoi ? Ah oui ! Que mes voyages dans le monde de mon imagination ne m'empêchent pas d'être dans le monde réel et de communiquer avec beaucoup de personnes. Ne vous faites pas de soucis. J'ai de nombreuses interactions sociales.

D'abord, il y a maman, puis Léo qui est dans ma classe depuis la maternelle. C'est avec eux que je parle le plus et il y a mon chien Oscar. Ça compte comme interaction sociale un chien ?

Je dis aussi bonjour à tous les clients dans le bar de papa. Papa est le patron du café du village. Alors j'en vois du monde.

Au contraire de la boulangerie, le bar de papa est propre. Car Papa passe et repasse à longueur de journée son torchon pour effacer les traces rondes sur le comptoir brillant. Et c'est tellement lumineux à l'intérieur. D'ailleurs, dès le début de l'été, le store est déroulé pour abriter quelques tables en plastique sur le trottoir et surtout pour garder un peu de fraîcheur à l'intérieur. Le sol est recouvert de damiers noir et blanc. Comme le jeu de dame. Je ne pose mes pieds que sur les blancs. Les

noirs c'est le précipice. Alors, je fais très attention de ne pas chuter dans le néant. Je l'ai entendu à la radio dans une émission scientifique, les trous noirs ça vous aspirent et personne n'a dit ce qu'il se passe après, une fois aspiré.

Les clients du bar sont principalement des hommes, ils sont tous agglutinés au comptoir. Et nous, avec Léo. Je veux dire Léo et moi, on est souvent installés sur une table au fond de la salle. On fait semblant de faire nos devoirs de classe. Léo dessine les clients, il fait leur portrait et on rit parce qu'il ne les met pas vraiment en valeur. Non seulement, il dessine super bien mais il est aussi un champion aux billes. Il me les raflent toutes.

En plus de jouer aux billes avec moi, Léo aime particulièrement promener mon chien Oscar. Ses parents refusent de lui en acheter un. Même gratuit à la SPA, ils ont dit non. Léo fait courir notre gros Oscar et ça lui fait du bien pour son cœur. Alors qu'à ma grand-mère on a dit de ne plus courir à cause de son cœur. Ah les grands ! Ils disent le lendemain le contraire de la veille.

Depuis quelques temps, je suis plus souvent à la maison. Maman ne travaille plus. Elle est malade. Chaque matin, je la rejoins dans son lit. Et je plonge dans la couette blanche à ses côtés. Elle me prends dans ses bras pour m'entourer de tendresse comme elle dit. Et nous faisons semblant de nous rendormir un peu. Elle, elle reste presque toute la journée au lit. Elle a une maladie très grave.

Elle se lève quand même pour prendre ses repas que mamie lui apporte. Elle dit qu'elle a un appétit de moineau ce qui la rend de plus en plus fine. Plus fine à l'extérieur et également à l'intérieur m'a t-elle expliqué.

Elle a choisi de porter le jour et la nuit des robes légères et confortables. Ce sont principalement des robes fleuries. Ses long cheveux bouclés tombent sur les épaules. Et chaque matin elle met un peu de rose à ses joues. C'est son rituel beauté après le rituel tendresse.

Pierre

Je me figurais qu'à mon arrivée au ciel j'allais revoir mes potes partis avant moi et que ce serait la grosse déconnade. Je pensais revoir mes parents et surtout mon grand-père. Il est décédé alors que j'allais sur mes douze ans. Il m'a tellement manqué depuis. Je suis déçu. Je ne veux pas rester seul. Au secours. Quelqu'un m'entend t-il ?

J'ai un flash. Comme une vision éclair. C'est une petite fille que je vois. Je ne la connais pas. Elle doit avoir moins de dix ans. Voilà ! L'image devient plus nette. Elle est assise sur un lit au drap blanc. Elle est vêtue d'une robe aux couleurs pastel. Elle porte des sandales et balance ses pieds en chantonnant. Une jeune dame est étendue dans le lit. Elle est très pâle et semble malade. Son joli sourire nous rassure un peu sur son état de santé. La fille regarde par la fenêtre ouverte où le soleil pénètre par intermittence au gré des oscillations des branches d'un grand arbre. Le décor de la pièce est vieillot. Il règne dans cette chambre une atmosphère de paix. Et cette paix irradie tout mon être. Je n'ai jamais vécu quelque chose de semblable. J'aimerais entrer en contact avec elles. Ma solitude me pèse tellement. Pourtant je sais qu'il ne faut pas troubler ce moment qui me semble être si important pour cet enfant et je présume, sa mère.

Peut-être est-ce l'heure de faire le bilan de ma vie. Je ne l'ai pas fait de mon vivant. C'est peut-être le moment. Je commence par quoi ?

Mes amis ? Mes amours ? Ou mes emmerdes ?

Mes amis. A leur évocation, devant mes yeux s'affichent leurs tronches, comme sur un père-mère. Ils sont tous là. Je crois qu'il n'en manque aucun. Ils sont nombreux.

Gégé. Ça fait un bail ! Je l'avais oublié. Et Paul ! On était inséparable à l'école et puis nos routes se sont écartées.

Amours et emmerdes, ça va de pair. Je ne sais pas si c'est pareil pour tous.

Quand je repense à mon épouse, le mot qui me vient à l'esprit c'est : Quelle emmerdeuse. Qu'est-ce qu'elle a pu m'enquiquiner. J'entendais à longueur de journée ce genre de phrase « Fais pas comme ça. Je te demande le faire tout de suite. Non, on achète pas ça. »

On ne m'avait pas averti que c'était cela le mariage. Il est vrai que, sans que je lève le petit doigt, ma mère m'apportait plus que je n'avais demandé. Je pensais que tout allait continuer comme avant, avec en plus des galipettes.

Je ne me suis pas du tout posé la question si cela comblerait autant mon épouse que ma mère d'anticiper mes besoins. C'était une évidence que tout allait continuer à ma convenance. Alors, face à ces cascades de reproches, je me suis demandé ce qui n'allait pas en elle. Mais jamais ce qui n'allait pas en moi.

Ma première fois, c'était quelques années avant de rencontrer ma femme. Ça a été une expérience, certes angoissante, mais finalement très réussie.

Les émotions liées à ce souvenir reviennent et m'envahissent. C'est tellement réel que tous mes organes le revivent. Enfin surtout l'organe concerné. Ça faisait tellement longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

« Quand je pense à Fernande

Je bande, je bande

quand j'pense à Félicie

Je bande aussi

...

Mais quand j'pense à Lulu

Là je ne bande plus »

Maintenant voici Brassens qui s'échoue sur le rivage des mes pensées.

Qu'est ce qui me prend de chanter à tue-tête cette chanson. Toutes les paroles défilent sur mes cordes vocales.

« La bandaison papa

ça n'se commande pas. »

Hihihi

je me marre tout seul.

[...]

Hihihi

Rire, ça non plus, ça ne m'étais pas arrivé depuis longtemps.

Après ma première fois, j'ai eu envie d'aller plus loin dans la découverte. J'ai alors croisé le chemin de Lucie.

Comme le fredonnait insolemment Georges avec sa petite chanson grivoise et percutante, Lucie m'a fait beaucoup d'effet surtout lorsqu'elle a dégrafé son corsage. Sa robe légère laissait plus que deviner ses courbes parfaites. Sa bouche, son joli menton, son nez en trompette. Son visage apparaît devant moi. Elle est gracieuse avec ses cheveux longs et légers qui sentent le jasmin. Le parfum frais inonde mes narines.

Me voilà de retour plus de soixante ans en arrière. J'ai le sentiment de n'avoir pas alors pris conscience de tous ces détails qui m'envoûtent aujourd'hui. J'ai envie de ressentir encore la douce caresse de ses boucles blondes sur mes mains. Embrasser son petit nez et ses joues rebondies puis dévorer ses oreilles en m'enivrant de son parfum floral.

Je deviens poète en redécouvrant sa beauté et tous ces souvenirs qui m'émeuvent. Il est vrai que nous parlions peu. Je me souviens de ses rires et ses gémissements troublants. J'espère lui avoir dit des mots tendres à l'oreille.

Je pourrai rester indéfiniment dans les bras de Lucie. Il n'y a peut-être pas d'urgence à poursuivre mon bilan.

J'ai l'éternité devant moi. Enfin c'est ce que je crois.

CHÉRINESKY

« Tu t'es levée très tôt ce matin Clémence. Tes yeux sont encore plein de sommeil. On va demander à tes jambes si elles ont envie de sautiller. Je crois qu'elles m'ont répondu oui. Avant de me raconter ce que tu comptes faire de ta journée. Je te propose une petite expérience. Va dans le jardin sur la pelouse, retire tes chaussons et pose tes pieds sur l'herbe fraîche toute imbibée de la rosée du matin. Cherche de quel côté de la maison est le soleil et regarde le. Note sa puissance, sa forme, sa couleur, sa taille. Tu viendras me raconter toutes tes impressions après ton petit déjeuner. Allez ! Va ma jolie. »

J'aime bien les idées de maman. Elle en invente de nouvelles chaque jour. C'est mouillé sous mes pieds. L'herbe douce caresse mes chevilles. Le soleil n'est pas chaud mais il m'oblige à fermer les yeux et sous mes paupières closent, je vois un champ doré. Au milieu, debout, se trouve une femme qui sourit. Elle a de longs bras et ses mains sont fines. Ses cheveux bougent au vent. Ils ont des reflets dorés un peu plus clairs que la couleur du champ. Elle porte une robe avec des dessins rouges et blancs. Elle est tellement agréable à regarder qu'on a envie de lui ressembler et d'être à sa place dans cet endroit. J'ouvre les yeux et le soleil est plus fort, il m'éblouit. Quand je retourne dans la cuisine, je vacille et je heurte la table sur laquelle est posé le bol de céréales qui m'attend.

Je vais dans le placard de maman et lui apporte une robe rouge.

« Ton sourire est radieux et tes yeux sont bien ouverts pour découvrir cette nouvelle journée. Merci. La robe que tu m'as choisi est très jolie. Dis moi ma princesse. Que vas-tu faire aujourd'hui après l'école ?

-On va faire une cabane chez Valentine. Ça va être d'enfer. Il y a beaucoup de morceaux de bois dans son jardin. On a pensé à tout. On a trouvé des bâches pour faire le toit.

- Dis donc je t'appelle ma princesse mais tu n'as pas du tout la coiffure d'une princesse ce matin. On dirait plutôt une sorcière. Prends donc une brosse dans la salle de bain pour que je m'occupe de ta tignasse. »

Maman me démêle alors les cheveux sans tirer trop fort.

« Zut ! On parle trop. Poursuit maman. Allez, files vite. L'année scolaire n'est pas fini. »

Le chemin de l'école est le même que celui pour se rendre chez mes grands parents. Après l'intersection on change de rue. On passe devant la maison de mon institutrice de CP et les classes se trouvent juste en face. Je longe le grillage bordé de haies qui cachent un peu la cour de récréation. Aurélien et Léo apparaissent dans les trous de végétation et poussent un cri qui est sensé me surprendre. Seulement, je les avais repérés de loin. « Dépêche toi, Chérinesky, ça a sonné. Tu es en retard.

- et vous ? que faites vous là encore si la sonnette a retenti ? » C'est déjà la troisième fois qu'ils me donnent ce surnom Chérinesky. Je fais semblant de ne pas y prêter attention pour qu'ils changent de disque. Mais je crois qu'ils ne vont pas lâcher le morceau de si tôt. Avant, ils m'appelaient la petite princesse mais pas du tout comme le dis maman. Eux, ils se moquaient de moi.

Léo n'est pas à côté de moi en classe. Notre enseignante m'a placé avec Thomas parce qu'elle s'est aperçu que ça ne matchait pas entre nous. Et donc, si on se fait la tête, on ne risque pas de bavarder.

Enfin arrive l'heure de la récréation. Je retrouve Léo sur un banc sous le préau. Le soleil rasant du matin a quitté ce lieu. J'interroge Léo : « J'aimerais savoir à quoi jouaient les enfants qui vivaient dans les cavernes.

- Tu veux parler à l'époque de l'homme de Néandertal et à celle de Lucie ? » Me relance t-il. Je réfléchis et dis « Ils n'avaient pas de ballon, ni de billes.

- Pas de ballon donc ils ne pouvaient pas jouer à la tomate. Et ben ils pouvaient jouer à l'épervier alors. Ils pouvaient aller à la pêche eux. Moi je n'ai pas le droit d'y aller seul et mes parents sont trop occupés pour m'y emmener. » Il gratte le ciment usé avec ses ongles et reprend :

« Comme ils voyageaient tout le temps pour trouver de la nourriture, ils n'allaient pas à l'école et donc pas de devoir. Ils en avaient de la chance ».

Nous sommes assis à regarder les élèves courir et crier. Léo s'acharne en émietter le ciment et moi je lève les yeux. Maintenant, grâce à maman, j'observe le ciel. Elle m'a appris à regarder les différents vol des oiseaux et leurs rituels. Elle m'invite à regarder les détails les plus subtils de la nature. C'est très intéressant tout ce qu'il y a autour de nous. Je dois me servir de tous mes sens comme elle dit. Je hume les senteurs. J'écoute les silences.

Pierre

Voilà. Ça me reviens. Cette petite que j'ai vu dans la chambre de sa maman est la fille de Louis. Louis tient un café dans mon village. J'allais y boire mon expresso chaque matin. Je ne restais pas très longtemps. Le temps de jeter un œil sur le journal et prendre la température du jour. Lorsqu'il y avait un match de foot retransmis, je pouvais m'y installer pour la soirée avec deux à trois bières et partager la joie des autres spectateurs.

Je l'ai aperçu de temps en temps. Je ne savais pas qu'elle s'appelait Clémence.

J'ai encore eu des flashes, comme des petits bouts de la vie de Clémence. Comme la première fois, je la vois tantôt avec sa maman tantôt avec son ami Léo. Tout à l'heure elle s'interrogeait sur comment jouaient les enfants dans le passé. Il a raison Léo, ils allaient pêcher.

Elle est surprenante Clémence. Elle s'en pose des questions cette petite. Et les réponses que lui fournit sa maman sont intelligentes et drôles. Heureusement que mon fils ne m'interrogeait pas de la même manière, je me serai trouvé désemparé.

Comme je suis connecté à cette demoiselle qui cogite à longueur de journée et bien, en moi, il en est de même. De tel sorte que j'ai besoin de savoir, de comprendre le pourquoi du comment dans tous les domaines.

C'est étrange. Les réponses arrivent sans effort. Je suis une vraie encyclopédie. Dans des matières très variées comme les sciences ou la littérature, le savoir émerge sans difficulté. Moi qui ne suis pas allé à l'université, je suis à présent un érudit. Je n'avais jamais prononcé ce mot de mon vivant. Mon vocabulaire s'étoffe. Tout savoir m'est accessible. Serait-il possible que toute la connaissance du monde soit en moi ?

Alors je vais pouvoir résoudre les grandes énigmes de l'histoire et probablement pouvoir voyager dans le temps. C'est formidable. Je pourrai voir cette cité engloutie de l'Atlantide et découvrir si elle était aussi splendide qu'on le dit.

Je vais pouvoir aller chasser le mammouth, voir la tronche des néandertaliens et même remonter plus loin, à l'époque de Lucie. Ah Lucie ! Ça recommence.

C'est vertigineux. Trop de pensées à la fois, trop d'images, ça part dans tous les sens. Ne t'éparpille pas Pierre. Dès que je pense à quelque chose toutes les informations fusent. Il va falloir que je réussissent à canaliser tout cela. Je ne dois traiter qu'une donnée à la fois sinon mon cerveau va exploser.

L'AMOUR

Ce soir, la maison sent le thym et le laurier. Papa a fait la recette qu'il réussit le mieux: les spaghetti bolognaise de Louis ». Le lundi, il consacre sa journée à dorloter maman et moi je me régale en rentrant de l'école. Maman est à table avec sa robe rouge et du rouge à lèvres. J'arrive juste à l'heure pour mettre les pieds sous la table. Comme c'est la fin de l'année scolaire, j'ai la permission de rentrer plus tard. À mon arrivée, papa et maman rient aux éclats. Je les interroge. «Papa me raconte les dernières blagues entendues dans le bar. » dit maman.

Après le repas, papa va dans son bureau pour faire les commandes et la comptabilité pour son travail. Maman s'installe dans le fauteuil du salon. Je m'assois sur le tapis à côté d'elle. J'ai tellement de choses à lui raconter.

« Au fait je t'ai pas dit : mon amie Valentine m'a parlé des préparatifs.

- De quels préparatifs parles-tu?

- Celui du mariage de sa cousine Vanessa. Vanessa, sa maman et son amie Anaïs sont allées dans une chambre pour faire un essayage de sa robe. Elles lui ont fermé la porte au nez, Valentine était furax. » Maman sourit.

« Moi je voudrai me marier avec une robe toute en dentelle en haut et avec du tulle en bas.

- De la dentelle et du tulle. » Reprend maman. « Décris moi exactement la robe de tes rêves. Un instant ! Je ferme les yeux pour l'imaginer.»

Elle me fait préciser la longueur exacte, le nombres de pli, la matière. Je prends tout mon temps pour décrire chaque détail.

« Maman pourquoi tu n'es pas mariée avec papa ? Tu n'as pas eu de jolie robe de princesse.

- C'est une bonne question. Pourquoi je ne me suis pas mariée ? Peut être que je voulais être certaine d'être tombé sur la bonne personne avant de m'engager pour la vie. Le temps a passé. Je n'avais aucun doute et on n'a pas eu besoin d'une fête, ni d'un serment pour être heureux ensemble. Ensuite, tu es arrivée dans notre vie et avec ta venue le pacte s'est scellé automatiquement. C'est tous les jours la fête chez nous, surtout avec toi. C'est toi ma princesse. C'est toi qui aura un jour une jolie robe.

J'espère que la vie t'amènera de très belles rencontres et la rencontre de l'amour. Le vrai, le grand. Un amour sincère et sans compromis.»

Je demande : « Ça fait comment ?

- C'est doux, enveloppant sans être étouffant. Ça envahit toutes nos pensées et tout notre être. Ça rend joyeux et même un peu bête. On s'embrasse et on aimerait être l'un dans l'autre, fusionner. Ça coupe le souffle pourtant on a l'impression de respirer mieux.» Elle fait une pause.

«En résumé, je dirais que c'est deux souffles qui s'entendent. Elle est bien cette définition. On pourrait en faire un slogan pour parler de l'amour. C'est toi qui m'inspire. Tu es source de créativité, Clémence. »

Papa vient nous rejoindre. « Vous parlez de quoi les filles ? » nous demande t-il. En cœur nous répondons « D'amour .

-Vous parler de celui qu'on découvre pour la première fois en dansant l'un contre l'autre ?» Il appuie sur une touche et on entend une musique toute douce. Il nous invite alors à danser avec lui.

Pierre

J'ai dix ans. Ma maison entoure une cour en terre tassée par le temps et creusée par les flaques d'eau laissées par la pluie. Je suis accroupi au milieu de celle-ci. La fenêtre entrouverte bordée de lierre laisse entendre les sons des marmites et casseroles indispensables à la préparation du festin du dimanche. Les cloches, très proches, annoncent 10 heures si j'ai bien compté. L'heure du repas est encore loin. Que vais-je bien pouvoir faire pour m'occuper ?

Mon regard dévie sur le château qui jouxte l'église. Nous avons essayé un certain nombre de fois d'y pénétrer avec les copains, en vain. Il y a bien une autre solution, c'est de passer par l'escalier menant sous terre qui se trouve en bordure de notre jardin. Je suis sûr, que par là, je vais pouvoir accéder au château. La trappe que j'ai déjà tenté de soulever, est incroyablement lourde mais depuis trois jours, elle est ouverte.

Je vais devoir terrasser le dragon qui garde ces souterrains depuis la nuit des temps. Je vais lui fiche une raclée s'il veut m'empêcher la conquête de mon château. D'après mon grand-père, dans notre arbre généalogique, il y a une branche qui nous amène presque directement à la famille des châtelains. L'ancêtre commun est Édouard De Masny. Donc ce château est à nous aussi.

Ma vaillance ne va pas suffire, il me faut un minimum d'équipement. Ce morceau de bois devrait être suffisamment résistant pour assommer le dragon et un bouclier en métal devrait me protéger de ses flammes, s'il est encore capable de cracher du feu celui-là. Le couvercle de la poubelle qui se trouve derrière la maison serait parfait. Je suis prêt. Je commence ma descente dans les ténèbres

Les marches sont un peu glissantes. Mes souliers neufs sont déjà tachés. Je vais me faire disputer. Qu'importe, un héros n'a que faire des remontrances. Je dois sauver l'honneur des miens.

[...]

J'ai terrassé le dragon sans problème puis on m'a appelé pour manger. La découverte du château sera pour une autre fois.

Qu'est ce que je m'amusais quand j'étais petit. Les meilleurs moments étaient lors des vacances passés chez mes grands parents avec mes cousins Al et Al, Albert et Alain. Ils étaient tous les deux

complètement délirants. Et moi, le benjamin, je me laissais emmener dans leurs épopées rocambolesques.

Ah ! quel fou rire ont s'est pris à tes funérailles Albert ! Est-ce une farce que tu nous a envoyé de là-haut? Comme je te connais, ça pourrait te ressembler. Un bout en train comme toi ne pouvait pas tirer sa révérence sans orchestrer un petit spectacle de ton cru.

Dans l'église, le sol de pierre était très humide, les gens défilaient la tête baissée, la mine triste. La plupart faisaient un signe de croix devant le cercueil et adressaient un sourire de compassion aux membres de la famille.

Il y a eu un glissement furtif du premier individu. Le second fit de même. Les suivants n'ont rencontré aucune difficulté. Le troisième surfeur a presque failli se retrouver les quatre fers en l'air, il s'est rattrapé in extremis au candélabre faisant couler un peu de cire sur le sol. Un quatrième, a vacillé. Mes lèvres ont commencé à trembler. J'ai contracté ma mâchoire ce qui a accentué le tremblement de mes lèvres. Au même moment mon cousin Alain a commencé à pouffer. Nos regards se sont croisés et là, ce qui devait arriver arriva : la chute de la cinquième personne. Nous avons éclaté de rire, enfin le plus intérieurement possible, vu les circonstances. C'était un rire retenu mais tellement profond. Rien de grave pour cette femme que son mari aida immédiatement à se relever et reprendre de la contenance en ce jour de deuil.

Je savais que cela ne pouvait pas être le fruit du hasard. Tu as réussi ton coup pour transgresser la bienséance. Les fous rires aux enterrement c'est gonflé quand même.

Ce clin d'œil n'était pas sans rappeler tes frasques dans l'église avec ton frère aux réveillons de Noël quand il fallait attendre à jeun, minuit pour se rendre à la messe. Le manuel n'avait pas précisé qu'il ne fallait pas boire. Et en préparant le repas du réveillon, c'était quand même difficile de résister à un petit verre de blanc puis un deuxième puis un troisième. Comme vous aviez le vin gai, la bonhomie et le rire vous accompagnaient chaque 24 décembre.

Brel chantait :

*« J' veux qu'on rie, j' veux qu'on danse,
j' veux qu'on s'amuse comme des fous,
j' veux qu'on rie, j' veux qu'on danse,
quand c'est qu'on m' mettra dans l' trou ? »*

Brel t'a probablement inspiré.

Tu as dû être un peu déçu, Al. On a peut être pas été à la hauteur de tes espérances. On a essayé de garder notre sérieux. Oui mais tu sais bien, les usages, les conventions. On ne peut pas tout chambouler. Il faut respecter les règles.

A l'époque, je me suis demandé s'il y avait une personne pour réguler un peu les choses là-haut et pour éviter que des gars comme toi ne mettent trop le boxon sur la terre comme au ciel.

Maintenant que mon heure a sonné, j'ai la réponse : pas de capitaine pour conduire le navire. En tout cas, je ne l'ai pas encore rencontré.

Ça m'avait traversé l'esprit de laisser des consignes pour que mon enterrement soit une fête mais j'ai oublié de le faire.

POUPOUNETTE

Je me suis réveillée aux aurores comme on dit. Aujourd'hui c'est le premier jour des vacances scolaires. Les volets de ma chambre étaient restés ouverts et ce matin le soleil est tellement puissant qu'il fait jour sous mes paupières fermées. Papa a déposé sur la chaise en bois un tee-shirt blanc bien repassé et le short que j'ai porté hier. Très vite j'enfile tout cela. Je suis prête pour aller à la récolte. Poupounette est probablement de l'autre côté du jardin. J'ai déjà les pieds tout mouillés dans mes sandalettes. L'herbe est encore humide sous les arbres. Ça me fait des frissons.

J'essaie de trouver cet œuf. Voilà trois jours que Poupounette n'a pas pondu. C'est obligé de trouver un œuf aujourd'hui. Où l'a-t-elle caché ? Je suis sûre qu'elle dissimule ses œufs pour qu'on les laisse en paix parce qu'elle veut avoir des poussins. C'est une bonne idée ça ! Moi aussi ça me plaisait de soigner des poussins.

Maintenant que j'ai décidé de laisser Poupounette couvrir ses œufs pour faire des petits, je peux aller embrasser maman.

Maman me sourit alors que je passe mon nez à la porte entrouverte. « Alors ma petite vacancière, tu n'as pas fait de grasse matinée aujourd'hui ? » Je saute dans le lit avec mes chaussures toutes trempées. Elle m'ouvre ses bras et je viens m'installer au creux de son épaule.

« Que vas-tu faire de ta première journée de vacances ? » Reprend maman. « J'ai promis à Léo de le retrouver dans le bar de papa pour jouer aux échecs. » Alors elle desserre son étreinte. « Je t'aurais bien gardé un peu contre moi mais je suis certaine qu'aujourd'hui c'est le grand jour. Celui où tu vas déclarer échec et mat à ton ami. »

Pour me rendre au bar, je dois tourner à gauche et souvent ma tête est tellement pleine que je me trompe de route. Je ne mets pas longtemps à gagner le centre du village. Il n'y a que deux clients avec papa ce matin. Léo est en retard.

« Bonjour monsieur Leclerc. Bonjour Robert. Bonjour papa. » J'embrasse papa qui essuie les tasses.

« Et nous on a pas le droit au bisou.

- Je vous l'ai déjà dit Robert. Je ne vais pas faire la bise à tout le monde. Je ne peux pas embrasser tous les hommes de la terre. Avec Léo, on a calculé le temps que ça me prendrait à chaque fois. Ce n'est pas possible. J'ai trop de choses à faire.

- Voilà Robert ! Elle a raison ma fille. Elle peut pas embrasser tous les hommes de la terre.

- Elle dit ça maintenant, mais tu vas voir dans quelques années, elle va changer d'avis ta petite. »

Déclame Robert en me faisant un clin d'œil complice.

Comme chaque matin, Robert est appuyé au comptoir, il prend son café avec deux sucres. Il précise bien cela à papa à chaque fois. « Vous avez bien fait de le rappeler, j'allais oublier. » Dit en souriant papa. Sur la table carrée près de la porte, monsieur Leclerc lit le journal.

« Tu as été voir si la poule avait pondu ce matin ? Me demande papa.

- Je pense que Poupounette est coquine, elle cache ses œufs pour avoir des petits. En fait, j'ai laissé l'œuf pour qu'elle le couve. Je voudrais avoir un poussin. » En rigolant papa dit : « Regarde, il n'y a plus d'œuf sur mon présentoir, je comptais sur toi pour m'en amener ce matin. Si un client a un petit creux, que vais-je pouvoir lui proposer ?

- Je suis sérieuse, papa, je veux vraiment des poussins et je suis sûre que Poupounette veut des petits elle aussi. C'est vous qui dites toujours que c'est merveilleux d'avoir des enfants.

- Des poussins ? Peut-être qu'elle va regretter Poupounette, si sa fille ou son fils vient l'embêter tous les matins quand elle travaille. » Rétorque papa.

Robert renchérit : « Tu n'as pas de coq, Louis. Alors, je ne vois pas comment votre poule pourrait avoir des poussins. Il faut un coq. Il ne t'ont rien appris tes parents ? Et en plus un coq ça chante très tôt le matin. C'est infernal pour les voisins.

Léo arrive. Il n'a pas pris le temps de se coiffer. Il a les cheveux en pétard. Il fait un salut de la main, grommelle un bonjour à l'assistance et va dans le fond du café. Il s'assoit à notre table et sort de son sac à dos, un paquet de biscuits et son jeu d'échec. Il commence à placer les pièces sur les cases.

« Tu viens jouer avec moi Clémence ?

- Oui j'arrive. Alors papa, pour le coq, c'est d'accord ? »

Je m'éloigne et j'entends Robert dire. « Les poules ça ne peut pas être coquines car elles ont un tout petit cerveau comme la taille de mon pouce. »

Et monsieur Leclerc enchaîne «Pourtant j'en connais des poulettes qui ont une toute petite cervelle et qui sont très coquines. L'autre jour à la fête, la fille de Marion dansait de manière langoureuse avec sa mini jupe. Vous allez pas me dire qu'elle fait pas exprès de se déhancher comme ça Je suis sûr qu'elle est comme sa mère. C'est une femme légère. »

Je sens mon corps tout en ébullition. Je comprends pas bien ce qu'il veut dire mais je sens que c'est de la méchanceté. Je l'aime pas monsieur Leclerc. Il me fait penser à un loup.

Pierre

Ça ne va pas. Une oppression au niveau de ma cage thoracique. Je ne peux plus aspirer l'air. Mon cerveau est comme paralysé. Que m'arrive t-il ?

Vais-je mourir une seconde fois ? Je n'ai rien pour me soulager. Pas de téléphone pour appeler le 15. Que faire ?

En fait, c'est Clémence qui va mal. Je ressens tout ce qui se passe dans son corps en ce moment. Et elle est pas bien du tout la fillette. Elle est dans son lit et elle étouffe. Est-ce qu'elle m'appelle au secours ? Allez Clémence essaye de sortir de ton lit pour prévenir tes parents ! Ou bien crie ! Moi aussi j'essaie de crier mais je n'y parviens pas. Son teint change. Son regard est angoissé.

Vite, une berceuse, une chanson apaisante. Il faut que j'en trouve une. Tout s'embrouille dans mon esprit. Je panique.

Respirer lentement, souffler longtemps. Oui, comme cela. C'est mieux pour moi. C'est mieux pour elle aussi. Très bien on continue. Lentement on expire. Tout doucement. Voilà. C'est mieux. Très bien. Je me calme. Clémence s'apaise. On a réussi toi et moi Clémence.

Elle ne m'entends pas. C'est mieux ainsi.

[...]

J'ai besoin de me remettre en mouvement pour évacuer cette épreuve qui m'a coupé le souffle. J'ai eu peur.

Une partie de basket sera bien venue. Je vais commencer par un petit échauffement : la balle entre mes paumes, je la fais tourner. Suivi de sauts sur un pied puis sur l'autre. Je trotte. Accélération. Retour au calme. Quelques flexions. Je cours. La balle rebondit trois fois. Premier panier. La balle rentre directement. Je m'éloigne, quelques dribbles et je saute. Deuxième panier : ça tombe à côté. Loupé !

Ça serait plus sympa si j'avais un partenaire. Instantanément un autre joueur me chipe la balle. Il monte direct au panier. Quelques temps plus tard, un second puis un troisième joueur viennent nous rejoindre.

A quatre, nous sommes deux contre deux. C'est mieux. La difficulté, la transpiration, mon cœur qui bat plus vite, le bruit de la balle qui rebondi, le choc du ballon sur mes mains, les sauts, l'échec, le plaisir de recommencer, la fraternité tout y est. C'est parfait.

RESPIRE

Qu'est ce qu'on s'est amusé tout à l'heure. Aurélien nous a emmené dans un terrain que possède son grand-père. C'était un peu loin. Nous avons pris nos vélos. J'étais un peu à la traîne. Ma bicyclette a de petites roues alors j'arrête pas de pédaler et je n'avance pas. C'est la première fois qu'Aurélien amenait des copains là-bas. Il n'avait pas demandé la permission alors on a préféré cacher nos vélos. Lui, il venait de temps en temps avec sa famille pour pêcher dans l'étang. Pour y accéder, nous avons dû tirer le grillage ensemble Aurélien, Léo, Valentine et moi. Ce n'était pas facile. En avançant, dans les herbes hautes et sèches, ça piquait un peu nos jambes.

On a découvert l'étang. Il était plutôt petit. Une partie était accessible et l'autre non, car elle était bordée d'arbres. On s'est assis à l'ombre et nous avons mangé nos goûters.

Comme il faisait chaud, Valentine a proposé de nous baigner. L'idée nous plaisait bien. On s'est mis en sous vêtements et on s'est approché du rivage. Le sol était mou. Léo a dit : « Je crois que ce sera plus facile par ici » Il a fait demi tour pour grimper à une branche d'arbre qui surplombe l'étendue d'eau. Il a sauté. « Venez, nous a-t-il dit, elle est bonne. » Et nous avons emprunté le même parcours. Nous avons nagé en nous éclaboussant l'un l'autre.

Il a fallu trouver une solution pour sortir de ce bourbier. L'eau est pleine de vase au bord de l'étang. On a très vite séché au soleil en essayant de ricocher des cailloux sur l'eau.

J'étais toute contente de notre escapade. A mon retour, comme d'habitude je suis allée raconter ma journée à maman. Elle était contrariée, elle a dit que nous avons pris des risques. Un étang c'est dangereux. Certes nous savons tous nager mais il y a des lieux dans une rivière, dans un étang ou aussi à la mer où l'eau peut être capricieuse. De l'eau capricieuse, c'est joli à entendre mais pas joli à combattre. C'est dommage avec ses avertissements, maman m'a un peu gâché mon plaisir. Je trouve que ce n'est pas facile d'être un enfant. Vivement que je grandisse. J'ai envie que tout me soit accessible.

On a passé vraiment un super après-midi à l'étang avec les copains. Les images reviennent dans ma tête. Comme d'habitude je les modifie un peu. Je change le scénario. J'invente une histoire avec un monstre qui dort dans l'eau et qu'il faut éviter de réveiller. Et aussi avec un dauphin très sympa qui attend avec impatience notre visite pour jouer avec nous.

[...]

Je me tourne et retourne dans mon lit. Je n'arrive pas à trouver le sommeil et les couvertures m'oppressent. L'air ne parvient plus à entrer en moi. Mon thorax est figé. J'ai peur. J'ai mal.

Je sais que maman en ce moment respire de la même manière. Elle suffoque comme moi. Et cela lui arrive de plus en plus fréquemment.

Est-ce comme cela que l'on meurt ?

Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive mais cette fois-ci c'est beaucoup plus fort. Je compte dans ma tête. Quand je serai à cinquante, ça se calmera. J'y crois.

Ça se calme pas du tout. J'ai besoin d'aide.

[...]

Ma respiration change enfin. Je souffle lentement à présent. Ouf ! Ça va mieux . Une couverture apaisante se dépose sur moi et ma respiration devient plus calme. Je souffle longuement comme si je suivais le rythme d'une personne qui me guide. Merci qui que vous soyez. J'ai cru que j'allais mourir.

[...]

Aujourd'hui maman a dormi presque toute la journée. A plusieurs reprises, j'ai passé la tête à la porte de la chambre de mes parents. Maman ne s'est pas réveillée pour manger.

Ce soir elle ouvre enfin les yeux. Ils sont clairs comme l'eau d'une piscine, tellement limpide que j'ai l'impression de voir le fond de son âme. Je regarde souvent les gens dans les yeux.

Chez elle, il n'y a rien de sombre, ni de caché. C'est pur.

Je ne dis pas tout haut ce que je pense. J'ai déjà compris qu'il faut que je fasse attention et je tourne sept fois ma langue dans ma bouche avant de dire le fond de ma pensée. Et souvent j'y renonce pour ne pas être traitée d'effrontée ou de bizarre. Il n'y a qu'à maman que je peux me confier.

« Ça va maman ?

- Oui, j'ai dormi très longtemps je suis désolée de ne pas assez m'occuper de toi. Je sais que tu es une demoiselle autonome et pleine de ressources. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas prendre soin de toi et te dorloter.
 - Ne t'inquiète pas maman. Je sais faire beaucoup de choses. Je suis grande et forte.
 - Il ne faut pas trop montrer que l'on est une femme forte car alors personne ne se soucie de vous.
 - Tu as mal ?
 - Oui parfois, mais ce n'est pas insurmontable. Parce que j'ai une solution très efficace. La douleur je la transforme en une chose. Ce peut être un camion, un bâtiment, un bloc de pierre. La dernière fois, j'ai imaginé que c'était une corde. Tu vois une grosse corde grise très rêche et toute nouée. Et je me suis amusée à la dénouer puis la rendre plus fine et ensuite changer sa couleur. C'est devenu une jolie corde bleue très longue à laquelle j'ai fixé un cerf volant jaune, vert et rouge. Alors j'ai suivi le cerf volant qui louvoyait dans le vent. C'était très agréable.
 - Papa est reparti à son travail, il a préparé une salade de la même couleur que ton cerf volant. A toi de deviner maman.
 - Je dirai que le jaune c'est les œufs, le rouge les tomates. Une salade niçoise peut-être ?
- Sans répondre, je cours lui chercher son assiette. Elle mange avec appétit avec ses gestes délicats et raffinés. Je l'admire. Comme j'aimerais lui ressembler.

Pierre

Depuis que j’entrevois des petits moment de la vie de Clémence, je découvre des manières de penser à des années lumière des miennes et de mes préoccupations. J’apprends la tolérance et l’altruisme. Je comprends des idées paritaires qui ne m’avaient jamais effleurées. Ça me plaît bien de partager son univers et voir les choses sous un autre angle. Le regard de quelqu’un de jeune avec sa candeur, son authenticité et son enthousiasme m’ouvre un nouvel horizon.

Je suis bien dans cet antre chaleureux qui réunit Clémence et sa maman. Seulement, je n’ai pas de véritable interaction verbale. Les monologues sont mon quotidien.

Si seulement, je pouvais échanger mes réflexions avec les gens comme moi. Je parle des trépassés Faire enfin un brin de causerie avec mes semblables. Pourquoi je ne les ai pas encore rencontrés ? Et oh ! Où êtes-vous?

Et c’est là, que s’est produit quelque chose de plus stupéfiant que mon catapultage dans l’au-delà.

Une rencontre d’âme à âme. J’ai ressenti dans tout mon être, un contact bienveillant franc et d’une extrême douceur puis un doux enveloppement. J’ai senti tout mon être sourire de l’intérieur. Il y avait une connexion entre cet être et moi, une communion. Je ne connais pas son âge, ni sa profession, ni s’il s’agit d’un homme ou d’une femme. Cela n’a pas d’importance.

Nous avons échangé comme si nous avions dansé ou joué ensemble. Nous avons passé un bon moment. Il me reste juste l’empreinte de son passage qui a laissé en moi, de l’affection et de l’énergie. J’ai été abreuvé de tendresse.

[...]

Je ne me suis pas interrogé sur mon devenir en temps que personne décédée. Quand on vient au monde on apprend, un peu plus tard, que la vie a une fin. Mais la mort a-t-elle une fin ?

Vais-je devoir me réincarner ? Est-ce moi qui choisit mon futur destin en tant qu’âme humaine ?

On se posait souvent la question lorsque nous étions enfant ; En quel animal aimerais-je me réincarner ?

*Comme beaucoup j'ai choisit le cheval. Ça fait quoi d'être dans la peau d'un cheval ?
Ça fait quoi d'aller au galop ? Puis-je le savoir ?*

[...]

La sensation olfactive est puissante. Cette odeur m'est familière et agréable. Je sens l'odeur du crottin mais aussi une multitude d'effluves inconnues et très intenses. J'entends les sabots qui claquent sur les pavés. Je perçois cette invitation non pas à chevaucher cet animal mais à découvrir son univers, l'incarner. Je quitte les pavés pour planter mes sabots dans la terre meuble. Je regarde droit devant moi et je m'élance dans un trot élégant puis un galop. Mes pattes puissantes viennent rebondir sur mon abdomen robuste. Je prends de la vitesse, ma crinière devient plus légère. Je vis cet instant de manière instinctive. Je suis un équidé qui fonce avec fougue à travers la plaine humide. Mes naseaux expulsent l'air chaud. Je profite au maximum de cet instant qu'il m'est donné de vivre.

[...]

Je ralentis la cadence et m'ébroue avant de revenir au calme.

Merci monsieur le cheval ou madame la jument pour ce merveilleux moment.

J'aimerais faite d'autres rencontres comme celle-là. Je suis prêt. Avis aux amateurs !

TOMBÉ DE LÀ-HAUT

Je venais de réciter ma poésie. Je la connaissais par cœur. « Bravo ma chérie. » me dit maman . « C'est bien meilleur que la dernière fois. Tu as mis toute ton âme et cela se ressent. Emmener le public avec toi, vivre ce que tu dis et l'alchimie se produit. Tu es très douée. Lorsque tu seras plus grande, tu découvriras un autre poète ; Rimbaud. »

Je me demande pourquoi je dois attendre d'être grande. Je ne l'interromps pas.

« Arthur Rimbaud un génie, un surdoué de la poésie ». Poursuit maman. « Un prodige comme Mozart pour la musique ou Blaise Pascal dans le domaine des mathématiques. On dit de Rimbaud qu'il est le météorite de la poésie. Effectivement, un don aussi précoce comme un morceau d'astre ne peut venir que du ciel. Pour moi, il ne peut s'agir que d'une transmission. Je suis persuadée qu'il y a quelqu'un là-haut qui envoie à une personne choisie, des compétences pour changer le monde.

Bientôt, j'aurais peut être la réponse à cette question et à plein d'autres que je me pose. Et malheureusement, je ne pourrai te faire partager mes nouvelles connaissances. »

Maman va bientôt mourir. Elle m'a expliqué sa maladie. Elle ne peut pas guérir et elle dit qu'il faut qu'on profite l'une de l'autre au maximum parce qu'après la communication entre nous va être plus compliquée.

« Moi je n'ai pas reçu de don, maman.

- Ne sois pas trop impatiente. Tu découvriras ce pour quoi tu es douée et destinée bien assez tôt. Il n'y a pas que les mots qui peuvent émouvoir et révéler la beauté de ce monde. Il y a d'autres formes d'arts. Les peintres et les musiciens nous apportent d'autres merveilles qui nous touchent.

Peut-être auras-tu le don de faire sourire une personne ou celui de fabriquer un très bon pain qui nourrit. Tous ces dons sont tout aussi importants que ceux de Pascal et de Rimbaud. Des dons si époustouflants que les leurs peuvent être aussi des fardeaux. Parce ces prodiges sont souvent en avance sur leur temps et ils se heurtent à un monde qui ne veut pas bouger. » Elle reprend tout bas « Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers. Picoté par les blés Cette poésie d'Arthur Rimbaud s'appelle Sensation. »

Maman m'agrippe alors le pied et me fait des guilis. « Des sensations comme celle de l'herbe sèche qui chatouille tes pieds nus tu connais ? » Je ne parviens pas à me dégager et ça fait mal au ventre de rire autant.

« Sinon il y a la sensation des petits éclairs lorsque l'on bat des cils. Essaie comme cela.

Et tes cheveux qui te grattent le cou et les épaules. Tu aimes ? Ça donne un petit frisson.

Et la salive qui arrive dans ta bouche quand je te dis que ta grand-mère a fait un énorme gâteau au chocolat et qu'elle t'attend pour le déguster. Vas-y vite sinon grand-père aura tout dévoré. La nourriture terrestre est aussi importante que la nourriture spirituelle. »

Pierre

Clémence est la seule personne que je peux suivre sur terre et encore il ne s'agit que de petites séquences de sa vie. Je me suis concentré pour visualiser mes petits enfants Hugo et Yanis. C'est très flou. J'ai vaguement le sentiment que tout va bien pour eux et pour mon fils. De toute manière, je ne serai pas très à l'aise de pouvoir les observer. Il y a quelques chose d'intime qu'il me faut respecter. On donne la vie. On les accompagne tant qu'ils en ont besoin et puis il faut savoir s'effacer pour qu'ils puissent prendre leur envol. Dans le règne animal, après le sevrage, certaines espèces ne recroiseront probablement jamais leur progéniture. C'est la loi de la nature.

C'est impressionnant tout ce qu'elles m'apprennent Clémence et sa maman. A présent les poèmes d'Arthur Rimbaud défilent dans ma tête. Je les entends et c'est leur auteur qui me les déclame. Ses intonations et l'émotion qu'il me transmet m'en donne la compréhension.

Ce soldat tombé au combat : Le dormeur du val, c'est celui qui raisonne le plus en moi. D'autres vers plus complexes me sont rendu accessible car il me les livre comme un maître transmettrait son savoir à son élève. C'est beau. Des larmes viennent ruisseler sur mes joues. Pourquoi ne m'étais-je pas intéressé à cela de mon vivant.

Ailleurs ce génie écrivait : «Je me vantaïs de posséder tous les paysages possible ». Je sais maintenant que j'ai le pouvoir, moi aussi, de posséder tous les paysages, la faculté de visualiser les lieux extraordinaires et inaccessibles de la terre.

Pour cela, il est nécessaire que je détermine ma destination. Manquant, un peu de culture, je ne sais pas où se trouvent les paysages sublimes. Je n'ai pas de catalogue à disposition. Tout doit venir de moi.

J'ai une idée de voyage pour aujourd'hui ! J'ai envie d'aller plonger dans le lac du loch Ness à la recherche du monstre qui est sensé y dormir.

UNE FEMME LÉGÈRE

Tu sais maman je suis allée dans ta bibliothèque pour lire les poèmes de Rimbaud. Tu m'as dit que je les découvrirais quand je serai plus grande, alors j'ai pensé que ce n'était pas de mon âge. Je n'ai pas compris grand-chose, c'est pas facile à lire. J'ai pensé que tu me l'interdisais parce qu'il y avait des mots osés.

- Rien n'est interdit dans le domaine des arts. Comme au cinéma, il y a des lectures qui devront attendre une certaine maturité du lecteur pour la compréhension mais aussi pour l'impact que cela produit en nous. »

Je reprends « Monsieur Leclerc a dit quelque chose l'autre jour. J'ai le sentiment que ce qu'il disait n'était pas de mon âge mais je voudrais comprendre. Il disait que Marion était une femme légère et que sa fille ne vaut pas mieux que sa mère. Elle se trémousse avec sa mini jupe et a une cervelle toute petite. »

Maman fronce les sourcils. « Rien que ça ! C'est quoi tout ce mépris. Moi aussi je suis une femme légère. » J'écarquille les yeux. Et je l'interroge du regard.

- Avant je ne l'étais pas, mais à présent que je pèse 47 kilos c'est une évidence.

Légère, légère. » Fredonne maman. Elle sourit et poursuit « J'adore ce mot légère. Légère comme un papillon qui virevolte au dessus des fleurs sauvages. Légère comme la brise qui soulève le tissu des robes d'été. Légère comme une chanson qui flotte dans votre tête. C'est charmant une femme légère. Libre comme ce papillon sortie de sa chrysalide. Et j'aimerais un instant être à la place de Marion. Ça doit être doux dans son corps, ça doit pétiller dans son ventre toute cette légèreté. Je vais être un tout petit peu sérieuse un instant. Qui a-t-il de mal à vouloir ce sentir belle dans nos propres yeux et dans les yeux des autres ? Les enfants admirent la beauté sans préjugés. Ils vont dire à leur maman ou à une jeune fille tu es belle avec leurs grands yeux ouverts. Il l'admire des pieds à la tête. Leur regard est sain. Parce que c'est beau. Le beau et le bon sont indispensables à la vie. » Elle se redresse dans son lit et me raconte.

La semaine dernière à la télévision, j'ai regardé un reportage sur les tahitiennes. Ces jolies filles au teint mat avec des longs cheveux foncés dansaient au rythme des percussions et des ukulélés. Elles

font perdurer des traditions ancestrales. Leurs ventres ondulent, leurs mains et leurs bras dessinent des mouvements racontant une histoire, évoquant le soleil mais aussi la mer, pour rendre hommage aux merveilles de la nature. Au lieu de leur dire que leurs danses étaient magnifiques, on les a interdites au 19^e siècle en prétextant qu'elles étaient inconvenantes. »

Elle monte un peu le ton. « Je n'ai jamais entendu dire d'un homme qu'il était léger alors qu'il multipliait les conquêtes. Militons pour l'esthétique. Militons pour la joie de porter des vêtements qui nous vont bien et qui nous rendent joyeux et joyeuses. Militons également pour avoir le choix de nos relations. Soyons libre et léger comme ce vent qui fait vibrer les feuilles là juste devant toi. »

Je crois que j'ai compris ce qu'elle veut dire mais je n'en suis pas certaine. Sa voix se radoucit et elle me sourit en ajoutant : « Tu sais Clémence parfois on veut faire le bien et on n'est pas entendu. Cela peut te révolter. Moi ça me révolte. Tu auras des colères. J'espère seulement qu'elles ne seront pas trop nombreuses.

- J'ai retenu le proverbe : Qui ne dit mot consent. Alors pourquoi papa a-t-il laissé dire ces méchancetés ?

- Il tient un commerce et les clients n'apprécieraient pas qu'il leur fasse la leçon. Lorsqu'il fulmine devant bêtises et méchancetés, il glisse une petite phrase pour subtilement et sans vexer montrer son désaccord. »

J'ai une grosse colère en ce moment. Je ne voulais pas embêter maman avec mes soucis. Mais j'ai besoin de le dire à quelqu'un. Je poursuis « Alice ne m'adresse plus la parole. Elle a dit que j'étais trop fière et que je donne des leçons à tout le monde. Je trouve qu'elle est injuste car je voulais l'aider.

- Que s'est-il passé au juste ?

- Elle n'a pas très bien récité sa poésie. Elle bafouillait. Elle a même inversé une strophe.

Elle semblait très peinée alors, à la récréation, je suis allée la voir pour lui remonter le moral. Et je lui ai dit pour sa récitation qu'il fallait qu'elle reprennent bien son souffle après chaque ver. Puis, je lui ai conseillé de faire comme moi : de comprendre le texte et d'imaginer chaque phrase comme une petite scène de cinéma pour se souvenir de l'ordre dans lequel les phrases devaient s'enchaîner. Depuis, elle m'évite et je me retrouve seule car ses copines la suivent. » J'interroge maman du regard. « Peut-être que je n'aurais pas dû dire cela à Alice ? »

Maman saisie ma tête entre ses mains, dépose un énorme bisou sur mon crâne. Elle mobilise mon cerveau avec douceur et me dit « Ça doit rester fluide là dedans. Ne t'embrouille pas l'esprit. Tu étais pleine de bonnes intentions. Garde ta spontanéité et ton authenticité. C'est très bien la sincérité et la franchise. Il ne faut pas douter de toi.»

Les larmes affluent sans que je puisse les arrêter. Je suis restée longtemps dans les bras de maman à pleurer. Comme lors de la pluie torrentielle de l'autre jour, j'ai déchargé toutes mes peines.

Pierre

Le monstre n'est pas dans le lac. J'ai bien cherché c'est une invention pour attirer les touristes en Écosse.

Ensuite, je suis allé dans le Vercors sauter à l'élastique. L'inspiration m'est venue de l'un de mes chanteurs préférés Alain Bashung.

Puis, tel un albatros, j'ai survolé la canopée avant de m'enfoncer dans la forêt amazonienne et plonger dans le fleuve infecté de piranhas. Même pas peur ! De toute façon, il ne peut rien m'arriver.

Ils étaient merveilleux ces voyages mais il me manque les imprévus, la surprise, la peur dans les tripes. Quand on est au ciel, on échappe à la maladie. On ne souffre plus. Même pas un petit bouton de moustique pour vous titiller. Aucun risque. Ça manque un peu de piquant à mon goût.

Les voyages ça fait réfléchir. Je commence à comprendre pourquoi Clémence est souvent dans mes pensées. Cela n'est pas un hasard. Je crois avoir une mission à réaliser pour elle. Mais je n'ai aucune idée de quoi il s'agit.

Sur terre, je ne pense pas avoir réalisé d'exploit. J'ai essayé de faire de mon mieux pour être agréable aux personnes de mon entourage. J'ai été sympa avec mes petits enfants et avec mon fils. Peut être un peu moins avec ma femme. Parfois, j'étais égoïste. Je me préoccupais de mes intérêts et mon confort. Je me disais que le gens profitaient. Alors pourquoi laisser aux autres ma part du gâteau. Entre autre, je ne me suis pas soucié de préserver la nature.

Bref ! J'ai été un type presque bien. Le presque c'est un peu comme le grain de sable dans les rouages du bien.

Certaines personnes sont des phares. Elles inspirent les autres. Elles les guident pour qu'ils comprennent et se réalisent dans de nombreux domaines.

Qu'est ce que je peux apporter à Clémence qui a déjà tout. Elle a des facultés de raisonnement, une détermination et des convictions qui apparaissent déjà à son jeune âge. Elle sait s'exprimer et elle ose le faire. Elle a également l'intelligence du cœur.

J'ai été particulièrement bluffé lorsqu'elle a proposé à Léo de ramasser les déchets dans la nature. Il sont partis tous les deux le long de la rivière et ont rempli leurs sacs de détrit.

Je patauge. Je suis dans le flou. Quelle tâche vais-je devoir accomplir ? Qui pourra me venir en aide pour m'éclairer ?

En plus, j'ai le sentiment qu'il faut que j'agisse prochainement. Au secours ! Aidez moi !

Pourquoi ne m'a t'on pas fourni le manuel. Depuis mon décès, je dois découvrir tout, tout seul.

Dans la vie, on peut demander à quelqu'un comment faire. On a des guides, nos parents, nos professeurs. Ici, dans la mort, rien.

Imaginons que j'ai une seconde vie sur terre. Que pourrais-je faire de bien ?

J'ambitionne d'être un mari ou un compagnon idéal. Je n'ai pas été très bon sur ce point durant mon passage sur terre. Après la lune de miel, le soufflet est très vite retombé. Nous ne nous comprenions pas mon épouse et moi. Elle me reprochait d'être indifférent et moi je la trouvais trop perfectionniste. En toute bonne fois, je me faisais de mon mieux mais je n'ai pas été attentif. Aujourd'hui je l'avoue, je n'ai pas été à la hauteur. Elle m'a quitté sans me prévenir. Et j'ai trouvé cela injuste. Alors, si j'ai une seconde chance, j'aimerais faire beaucoup mieux. Je pourrais être un vrai amoureux comme les filles les imaginent dans les films romantiques.

L'exemple de Louis et sa femme, qu'il m'a été donné d'entrevoir, m'ont fait découvrir le respect et le partage. En donnant de l'amour, on en reçoit en retour. Je pense être capable de m'améliorer dans ce domaine.

[...]

J'ai fait un rêve. Oui c'était bien un rêve cette fois. C'était très différent de mes perceptions habituelles. J'étais un enfant, je marchais en tenant la main d'une dame qui riait tout le temps. De l'autre côté, j'avais beaucoup de difficulté à atteindre la main de ce monsieur très grand. Il disait des blagues sans s'arrêter. Je crois que j'ai entrevu ma future famille.

Elle s'appelle Chloé et lui Mathis. Ils ont l'air très amoureux. Lui, il est demi de mêlée dans son équipe de rugby. Elle, elle est enseignante dans le primaire.

C'est un peu comme si j'avais donné mon accord pour aller vivre une nouvelle aventure avec eux.

C'est bien étrange tout cela. Mais ça me plaît bien.

SHÉHÉRAZADE

« Cette nuit j'ai fait un rêve. Léo était avec moi dans un parc. Nous étions adulte.

- Viens me raconter ton rêve ma douce » me dit maman en m'invitant à me nicher dans la couette avec elle. Le lit sent bon la lessive et le parfum de maman s'harmonise très bien avec l'odeur de lavande qui émane des oreillers.

Elle me demande de lui décrire la scène. Ce que je m'empresse de faire immédiatement pendant que le souvenir est encore frais. Je lui raconte tout ce dont je me souviens.

« Tu sais Clémence tu es ma Shéhérazade. Toutes les histoires que tu viens me raconter me nourrissent et toutes les questions que tu me poses m'obligent à prolonger le temps qu'il me reste à vivre. Chaque soir, pendant mille et une nuits, Shéhérazade raconte à son mari une histoire palpitante qu'elle ne termine pas. Et le lendemain elle lui conte la suite. Nous savons toutes les deux que quand ma mission sera accomplie, il faudra que je parte. Au théâtre, les rappels ne peuvent se prolonger trop longtemps, cela casserait la magie du spectacle. »

Elle fait une petite pause pour mettre en place ma mèche de cheveux. « Tu ne seras pas seule il y a, auprès de toi, ton papa, tes amis et les autres membres de nos familles. Oscar est très vieux, mais si tu arrêtes de lui donner du saucisson, il pourra encore vivre un bon moment. Et moi je serai un peu là, juste quand ce sera nécessaire. Je ne serai pas visible, pourtant tu sentiras ma présence quand tu en auras besoin.

Tu te rappelles ce que je t'avais raconté à propos de ma grand-mère. Comme ta grand-mère, elle était couturière et je la voyais souvent repriser des vêtements et faire des ourlets avec minutie. Elle utilisait des aiguilles très fines et le rendu était impeccable sur les jupes et les robes qu'elle confectionnait. Je suis sûre qu'elle m'envoie des messages. De temps en temps, j'ai comme la sensation que ma main droite fait le geste de coudre. A ce moment là, je suis certaine qu'il s'agit d'une invitation qu'elle m'envoie de là-haut pour que je pense à elle.

« Comment je saurai que tu m'envoies un message maman ? Qu'elle sera notre code ? »

Nous regardons ensemble par la fenêtre, les feuilles ont pris leurs couleurs d'automne.

« Si on disait qu'à chaque fois que le bout de ton nez te taquine, c'est que je suis venue te rendre une petite visite par la pensée ». Elle me frotte alors le bout du nez.

Et comme souvent ça se termine en chatouilles. Je quitte le lit précipitamment car papa m'appelle du bas de l'escalier. Je vais être en retard pour l'école si je ne me dépêche pas.

Pierre

La maman de Clémence Jeanne est décédée le premier jour du printemps. Louis est venu très tôt dans la chambre de Clémence pour lui annoncer la triste nouvelle. Dans le regard de la petite, on pouvait lire de la résignation. Elle n'est pas retournée dans la chambre de ses parents depuis. Les funérailles de sa maman ont été suivies quelques semaines plus tard de celle de sa grand-mère. Celle-ci est morte d'un problème au cœur a-t-on dit ou peut être de chagrin. C'est bien un peu la même chose.

LE NÉANT

Je me réveille et je vais bientôt me rendormir. Le coq chante. J'ai oublié le nom que papa lui a donné quand il l'a amené à la maison. Mes yeux sont secs maintenant. Ma chambre est grise, mon lit est gris. Je préfère quand les rideaux sont fermés. Le soleil est trop fort, il me fatigue d'ailleurs tout me fatigue. Je n'ai pas envie d'aller à l'école. Papa m'y oblige. Il m'habille, me coiffe. Je me sens comme une poupée de chiffon. Ça m'agace quand il me fait des chatouilles. Je ne réagis plus. Il me force à manger mais mes repas n'ont aucun goût. A l'école c'est pire encore, surtout à la récréation. Je préfère quand Léo va jouer avec les autres élèves et qu'il me laisse seule.

Ma tête et mon corps sont déconnectés. C'est vide dans mon cerveau. C'est vide partout en moi. Tout m'indiffère.

Léo est venu encore aujourd'hui à la maison. Je n'ai pas entendu ce qu'il disait. Il est enfin parti.

Pierre

Depuis le décès de son aïeule et de sa maman, ma Clémence n'est plus la même. Ça ne pétille plus dans ses yeux, elle est mutique. Elle qui incarnait la joie de vivre. Elle qui faisait avancer les autres. Je le vois, mais surtout je le perçois dans mon corps, elle ne va pas bien. Léo redouble d'invectivité pour la soutenir. Louis lui apporte énormément d'amour mais tout cela ne fonctionne pas.

Clémence s'éteint. Je ressens son petit cœur qui ralentit. Son cœur qui peine. Il faut que je l'aide. Et je suis complètement démunie. J'ai tenté comme je l'avais fait lors de sa crise d'angoisse de lui envoyer de l'énergie, puis de la tendresse. Pas de résultat. J'ai essayé de lui envoyer de la joie. Il n'y a eu aucune amélioration. Pourquoi sa mère ou sa grand-mère n'interviennent-elles pas. Où sont-elles ?

J'ai l'impression que je m'éteins aussi. Je manque de force. La connexion se délite. Il faut que je fasse quelque chose vite.

Ouf ! Voici l'un de mes semblables. Une bulle qui vient m'envelopper. Ce contact est franc et viril. On me met une tape sur l'épaule. Je vois une bouche. Uniquement une bouche et je reconnais le sourire de mon grand-père. Enfin te voici. Sa présence m'émeut. Je veux lui poser tellement des questions. La bouche dit «Chut !» La même interjection qu'il employait quand nous jouions trop bruyamment avec mes cousins. Et là il me dit simplement : « Pour Clémence, il faut que tu marches» et il repart me laissant étonné mais tellement apaisé et heureux.

Alors puisque, je n'ai pas besoin de tenue ni d'équipement particuliers. Je me suis, de suite, mis en route.

Voilà je marche depuis je ne sais pas combien de temps. Je crois que j'ai déjà fait trois fois le tour de la terre. Je la trouve très belle notre planète.

Je marche dans les vallées. Je marche sur les crêtes. Je marche sur la glace des pôles. Je marche dans les déserts arides et aussi dans des forêts luxuriantes. Je marche avec Mozart, je marche avec les poètes. Je marche avec Brassens et avec tant d'autres. Je marche dans le froid. Je marche sous une chaleur torride.

Je n'ai de cesse de comprendre comment accomplir ma mission. A chaque impact de mes pieds sur le sol, il doit se produire quelque chose que je ne peux expliquer. En tout cas, j'y vois plus clair.

[...]

Eurêka, j'ai trouvé ! Je sais comment aider Clémence. Je dois transmettre un message à sa maman. Il n'y a qu'elle qui peut lui venir en aide. Je suis sûr que comme moi, elle découvre ce lieu dans lequel nous errons et qui est vide si nous ne nous donnons pas la peine de le rendre vivant. Peut-être perçoit-elle que Clémence n'est pas bien ? A mon avis, elle se rend compte qu'elle ne peut pas entrer en contact avec sa petite. C'est mal fichu tout ça.

Lors de son oraison, on a dit d'elle qu'elle était une femme à l'écoute, simple et joyeuse. Jeanne est bien plus que cela. C'est la tendresse qui émane de son être qui fait voir le bon en chacune des personnes qu'elle rencontre. Elle diffuse l'amour et cet amour pur se dissémine petit à petit comme une épidémie qui est en train de se répandre et qui a le pouvoir de changer le monde. C'est sa mission.

Je sais maintenant comment lui faire comprendre cela et en même temps retrouver notre Clémence.

APRÈS

Je regarde mes bottes de sept lieux en faisant de grands pas. Oscar me tire vraiment très fort. Je salue Marie adossée à sa porte d'entrée. Elle me rend mon sourire.

La semaine dernière alors que nous allions à la piscine Léo m'a regardé dans les yeux, ce qu'il fait rarement et m'a dit : « C'est chouette tu souris ». Je ne peux pas lui expliquer ce qui a changé en moi. Comment la tristesse a d'un coup quitté mon corps et ma tête pour ne laisser qu'un bonheur intense chaud, lumineux et doux. Je me sens remplie d'amour.

Léo m'attend devant le portail, un gros sachet de billes en main. Il a encore oublié de se coiffer et ça lui va bien. Il va à la rencontre d'Oscar et le serre très fort dans ses bras. Le chien lui rend une grosse léchouille en plein milieu du visage. Nous allons embrasser mon grand-père avant de nous accroupir près du caniveau.

Je raconte à Léo ma traversée du Sahara avec un dromadaire pour seul compagnon. Il me dit de me concentrer car je vais encore perdre toutes mes billes. Quelques minutes plus tard, nous nous levons avec précipitation pour rattraper nos billes qui s'échappent dans la rigole. Mon grand-père a probablement lavé les légumes cueillis dans son jardin et a oublié que nous avions réservé le caniveau pour notre tournoi. On éclate de rire.

« On fait quoi alors maintenant ? » Me dit Léo. Je lui réponds : « On va où le vent nous mène et on verra bien en chemin. »

Pierre

Et subitement tout change. Je vais de surprise en surprise. Je ne suis plus avec Clémence. Un vague sentiment qu'elle n'a plus besoin de moi. Ma mission est accomplie, j'en suis certain. Elle va me manquer cette petite. Je me retrouve avec moi même, un peu comme au début, pourtant ce n'est pas pareil.

Je me sens toujours comme en apesanteur mais de manière différente. Je flotte dans du liquide. La sensation sur ma peau est chaude. Mon corps balance ; c'est assez semblable à un tangage de bateau. Je ne vois rien. Je ne peux plus faire apparaître mes visions. Je perçois une vibration comme une percussion régulière incessante. Le boum boum s'accélère parfois. Ce n'est pas exactement un boum boum c'est plutôt un ta toum, ta toum. Mon cerveau a bien ramolli. J'ai oublié toutes les paroles des chansons. Je ne voyage plus ni dans le temps ni dans l'espace.

A un rythme lent, je me meus dans cette eau chaude. De toute manière je ne peux faire que cela. Ainsi le temps passe.

[...]

Enfin un peu de nouveauté, il était temps !

J'entends quelques bruits feutrés : de la musique, des paroles à peine perceptibles complètement incompréhensibles, des sons graves surtout. Je peux bouger maintenant au rythme de ces sons. C'est plus marrant.

[...]

Il y a d'abords eu comme une lumière rouge puis j'ai vu des formes variées dans ce décor rosé. Je peux enfin regarder ce qui m'entoure. Oh c'est bizarre ces excroissances. Il y en a quatre.

Je discerne mieux les sons à présent. Bien que ça reste compliqué. Parfois cela ressemble à une douce voix qui m'enveloppe. C'est de plus en plus agréable pour moi.

Les quatre petits moignons poussent et se terminent en éventail.

Je suis comme sous une tente un peu trop épaisse et je n'arrive pas à interagir avec l'extérieur, alors que je perçois cet extérieur. Je m'ennuie sévère.

A certains moments, je suis dans le noir. Je retrouve le rythme jour qui succède à la nuit. C'est rassurant. Je me demande qu'elle va être la suite de mon épopée céleste. La vie c'est moins surprenant. On sait un peu ce dont demain sera fait. On comprend très vite qu'il y a l'enfance, l'âge adulte puis la vieillesse, que les journées sont rythmées par le lever, la vie à l'école ou au boulot, les repas et le coucher, qu'il y a les saisons mais aussi les vacances et les fêtes. Depuis mon décès, je vais de changement en changement. A la fois, c'est moins intense que la vie et à la fois c'est déroutant parce que l'on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve.

[...]

Un chaos régulier m'accompagne depuis de nombreuses heures. Les parois de ma tente se resserrent autour de moi. Je crois que je vais à nouveau être catapulté. Peut-on mourir une autre fois ? Je comprends plus rien .

Écrasé, comprimé, je cherche les couleurs multiples qui m'avaient émerveillées lors de ma précédente ascension. Il n'y en a pas cette fois-ci. Compression puis expansion de ma cage thoracique. Une grande clarté m'oblige à fermer les yeux.

Il fait froid. On me touche. Ça fait longtemps qu'on ne m'avait pas touché. Ça fait du bien. J'arrive enfin à ouvrir un œil puis le deuxième. Ma vision s'accommode. Ne nous réjouissons par trop vite. Ça reste quand même un peu flou.

Un visage. C'est un homme avec une barbe naissante. Une jolie voix. Je tourne un peu la tête pour voir quelle personne me parle. Un visage féminin très pâle aux traits très harmonieux. Je les connais. C'est Mathis le rugbyman et la belle jeune femme qui sourit c'est Chloé. Ce sont mes parents.

Ça y est, j'ai compris. C'est maintenant mon départ pour une nouvelle vie. Ils ont l'air sympathiques. Ils me regardent avec étonnement. Qu'est-ce que j'ai ? Des gros boutons sur le bout du nez peut-être ? A moins que je ne sois difforme ? Oh non, j'espère que je ne ressemble pas à Elephant Man .

« C'est pas une fille, c'est un garçon. Ils se sont trompés à l'échographie. » Entonne la voix grave.

« Ce n'est pas grave, nous sommes très content de l'accueillir. » Dit maman
« On va lui donner quel prénom alors ? »

Ça commence bien !

*Quelques instants plus tard maman m'a approché de son cœur. Une douceur infinie puis une odeur nouvelle m'ont attirés et, comme par réflexe, ma langue s'est mise en mouvement. Le nectar chaud et sucré a jailli dans ma bouche. J'ai recommencé encore et encore cette succion pour m'em-
plir de ce breuvage. Alors que je souhaitais continuer à me délecter de ces merveilleuses sensa-
tions, je me suis endormis.*

Ce sommeil m'a plongé dans un rêve. Dans ce rêve mon corps était celui d'un vieillard qui avance lentement vers une femme âgée. Assise dans un fauteuil, elle avait les yeux fermés et elle souriait. Ses mains frêles, à la peau plissée, tenaient une feuille de papier. Elle resta immobile lorsque je la contactai.

Son souffle s'était arrêté.

*Je suis resté ainsi auprès d'elle un long moment. Des larmes glissaient sur mes joues. J'étais calme et serein. Un bruit quelconque à l'extérieur m'a ensuite sorti de ma torpeur. Alors, seule-
ment, j'ai eu envie de découvrir cet ultime message qu'elle m'avait laissé. J'ai eu un peu de mal à libérer le pli serré entre ses doigts fins.*

Le texte était bien agencé. Il se présentait comme un poème. Les lettres étaient rondes et grandes comme une écriture d'enfant.

J'ai été surpris dès la toute première phrase par le son limpide qui émanait de moi lorsque j'ai lu ce texte à voix haute :

Elle l'aime. Elle est vieille, il est vieux et elle l'aime.

Il l'aime, elle est belle, elle est ridée mais pas vidée.

Elle contient un trésor de tendresse qu'elle a emmagasiné années après années.

Elle caresse avec la pulpe de ses doigts, aussi souvent qu'avant, le sexe de son bien aimé.

Certes il est mou, mais tellement doux.

Encore plus doux que vous ne pouvez l'imaginer.

Il lui raconte leurs étreintes passées,
des étreintes torrides et inventées.
Et lui fait des promesses d'étreintes à venir.
Elle les vit, elle est transportée par ses récits
tellement sensuels, tellement précis.

Il lui prend très souvent la main. La peau fine est parsemé de petites taches brunes.
Il aime à compter et recompter toutes ces taches colorées,
comme des petites gouttes de chocolat tombées près de ses poignets.
Il y en a également sur le haut de sa poitrine. Il ne se lasse de les admirer.
Et lorsque son décolleté se fait plus osé, il y en a plus à additionner.
C'est un passe temps comme un autre. Et tellement plus passionnant que les mots croisés.

Ils laissent sonner le téléphone lorsqu'ils sont trop occupés. Trop occupés à quoi ?
Probablement trop occupés à s'embrasser, ou à rigoler.

Il ne sait plus s'il a fermé la porte, ni où se trouvent ses papiers.
Avec douceur, elle va lui rappeler.
Il a oublié beaucoup de nom.
Même quand ils sont au bout de sa langue, il n'arrive pas à se les remémorer.
Il en est de même pour les peines, les échecs et les échauffourées.
Comme c'est bon d'oublier.

Elle ne lit plus, elle préfère chanter.
Ses yeux bleus continuent d'envoûter son bien aimé, mais ils ne savent plus déchiffrer.

Il sourit très souvent. Ses dents sont neuves.
Elles sont belles ses dents comme elles ne l'ont jamais été.
Des dents en porcelaine, immaculées. C'est parfait pour croquer.
Croquer une pomme comme un défi.
Ce même défi accompli lorsqu'ils avaient deux ans et demi.
Mais aussi lorsqu'ils avaient seize ans et demi.

Aujourd'hui, elle est allé le chercher pour danser.
Leurs corps se frôlent. Leurs joues se collent.
C'est à ce moment qu'elle lui accorde un baiser.
Comme le premier, c'est chaud, c'est mouillé. Ils étaient tellement empruntés.
Elle se délecte de ses baisers dans une danse qu'ils jugent endiablée.

Il a perdu l'équilibre et fort heureusement s'est rattrapé.
C'est de sa faute, elle l'a troublé.
Ouf ! Rien de grave n'est arrivé.
Ils rient. Encore un répit.

Le repas est pour eux un autre moment de grâce.
C'est du bout des doigts qu'il lui fait goûter les sauces et les crèmes sucrées.
Elle ferme les yeux pour deviner.
Elle est gourmande mais surtout gourmande de sa peau. Elle aime son odeur.
Plus elle s'approche de lui, plus elle est attirée.
Depuis la nuit des temps, elle hume ce parfum troublant.
En promenant ses lèvres dans son cou, sur son torse ou sur ses mains,
elle laisse des empreintes de son rouge à lèvres carmin.

Il lui chuchote alors des mots doux à l'oreille.
Elle, elle doit presque crier pour qu'il entende ses tendres déclarations. Ce n'est pas important.
Ils font juste attention de ne pas être pris pour des fous.
Si on les internait pour sénilité, ils seraient très certainement séparés.
Qui lui réchaufferait les pieds ?
Ce n'est pas imaginable de s'endormir dans un lit
sans elle, sans lui.

Leurs nuits sont douces et quand le sommeil n'est pas au rendez-vous,
ils transforment l'insomnie, en conte des milles et une nuit.
Chaque jour, c'est enlacés qu'ils vont tomber dans les bras de Morphée.
Cette nuit encore ils vont rêver.
La mort va sûrement les oublier. Ils en sont persuadés.

ÉPILOGUE

Serrés les uns contre les autres dans cette brasserie parisienne à l'heure du déjeuner. A peine les assiettes terminées et les couverts reposés, le serveur fait suivre les plats du jour. Je suis entourée de quelques collègues. Nous nous nourrissons avant de reprendre notre après midi de congrès. Nos sujets de conversations sont peu variés. Je m'ennuie à écouter toujours les mêmes discours. Personne n'ose s'aventurer vers des sujets plus ludiques ou impertinents. Et moi la première, je ne change rien à ces conventions qui font partie du jeu de notre société.

Alors je lève les yeux et tend l'oreille afin de capter les conversations des tables voisines. Il fait très chaud dans ce restaurant bondé. C'est là que je l'aperçois. Je ne pense pas que mon cerveau me joue des tours. Je le reconnais. C'est lui. J'en suis certaine. J'observe chaque détail de son visage. Ses cheveux bruns, son teint mat ainsi que la finesse de ses traits. J'aimerais entendre le son de sa voix. Noyé dans ce brouhaha, rien ne parvient à mon oreille. Il est en compagnie d'un autre homme. Ils parlent peu entre deux bouchées de spaghettis carbonara. Ses mains sont longues comme je m'en souvenais. Il ne sourit pas mais semble heureux d'être là. Je me rappelle de son sourire d'avant et de ses yeux pétillants.

Quelques souvenirs remontent à ma mémoire, ils sont empreints de la spontanéité de la jeunesse.

Il est de profil. Son regard n'est pas orienté dans ma direction. Il y a peu de chance, ou de risque qu'il me voit. Et peut-être peu de chance qu'il me reconnaisse. J'ai donc tout loisir de l'observer. Il débute à peine son repas. Il en est de même pour nous. Même si les serveurs veulent finir très vite leur service, la cuisine a du mal à suivre la cadence avec cet afflux de clients. Alors j'ai tout mon temps pour me laisser transporter dans mon enfance.

Afin ne pas attirer l'attention de mes collègues, je relance la conversation à certains moments, par une petite phrase choisie. Il porte à sa bouche son verre. Il a choisi une bière c'est plutôt banal. A quoi je m'attendais. Et s'il avait commandé un grand vin j'aurais pensé que ce n'était pas en harmonie avec le lieu. Et s'il buvait un jus de fruit j'aurais trouvé ça bizarre. On est toujours dans l'interprétation ou le jugement.

Les questions habituelles se bousculent dans ma tête. Vit-il à Paris ? Est-il marié ? Quel travail fait-il ? Je meurs de curiosité de le savoir. Je le sais très bien. Une fois qu'on connaît la réponse, la profession ou le statut marital de la personne, on l'enferme dans nos propres projections. Il n'y a plus d'espace pour la découvrir vraiment. Ce n'est pas ce que je veux.

De quoi parlerons nous alors, si je vais à sa rencontre après le déjeuner ?

Je mange sans faim pour ne pas me faire remarquer. Je fini mon dessert et accepte le café proposé. Il sourit maintenant. Son interlocuteur devient plus éloquent.

Vais-je aller l'aborder ? Allez ! je dois me lancer. A force d'avoir peur de se ramasser, on oublie de sauter dans les flaques alors qu'elles nous apportaient tellement de joie et de rires.

Nous terminons notre repas au même moment. L'addition payée. Les deux hommes se lèvent. Je suis surprise par sa stature. Il est très grand. Son regard se pose sur moi. Il plisse les paupières. Ses yeux s'arrondissent. Il détourne le regard et s'en va. Il se retourne brièvement, puis quitte la brasserie. Notre groupe le suit. Je l'ai perdu de vue. Une occasion manquée !

Le soleil de ce printemps m'éblouit un peu. Je le vois à nouveau, il quitte son ami lui tapant simplement sur l'épaule. Il se retourne me regarde et s'approche.

« Bonjour Léo. Tu te rappelles alors ?

- Oui je me rappelle. Bonjour Clémence. »

Qu'est ce qu'il a l'air sérieux. J'espère que mon visage est beaucoup plus souriant que le sien.

« Tu as un peu de temps ? » Me dit-il. « Il faut qu'on trouve un endroit sympa. » Il sort son téléphone de sa poche. « Je vais chercher le parc le plus proche » poursuit-il.

A priori, il n'habite pas Paris. Je le suis. Nous parcourons plusieurs rues l'un à côté de l'autre en silence. Les yeux rivés sur son téléphone. Il se concentre.

Nous arrivons à l'entrée du parc. De grandes grilles récemment repeintes nous ouvrent les bras et nous avançons sur un chemin de graviers bordé d'arbres majestueux. Ça ne ressemble pas au décor de notre village.

J'ai envie que ces retrouvailles soient amusantes. J'aimerais retrouver la spontanéité de notre enfance. Pour cela, il faut peut être que je prenne l'initiative.

« Je ne sais pas combien de temps nous avons devant nous. » Dis-je. « Ne le perdons avec des banalités d'adultes du style qu'est-ce tu fais dans la vie ? Inutile de me demander si je suis mariée ou si j'ai des enfants. Je veux que ce moment soit surprenant et joyeux. »

Il ralentit un peu le pas. Je lis la surprise dans son regard. Il sourit, prend le temps de la réflexion. Et me dit « D'accord. C'est à quel âge qu'on devient adulte ? Je ne voudrais pas faire d'erreur. » Bien vu, il a de la répartie. Je pense que je ne vais pas regretter d'avoir laissé en plan mes collègues et mon congrès.

Moi aussi, je prends le temps de la réflexion pour préparer ma réponse. « Quitter l'enfance pour entrer dans l'âge adulte, je dirai que c'est peut être quand on devient plus sérieux et que l'on a renoncé aux rêves complètement extravagants que l'on avait quand on était même.

- J'aime bien ta définition. On s'en contentera pour aujourd'hui. Je vais faire attention de ne pas dépasser cet âge limite que tu nous a imposé. De toute façon je n'ai pas besoin de t'interroger. Parce que je suis sûr que je te devine.

- Tu veux dire que je suis prévisible.

- Pas du tout, au contraire. Mais on lit en toi comme dans un livre ouvert Chérinesky.

- Tu te rappelles le surnom que tu m'avais donné Aurélien et toi pour me charrier ?

Il sourit

- Pour te charrier. Tu crois ? »

Quand sommes-nous devenu copain avec Léo ? Je ne me souviens pas comment notre amitié a débuté.

Nous marchons toujours à côté l'un de l'autre. Ses chaussures de cuir clair contrastent avec son pantalon noir. Sa veste est un peu froissée. Autrefois, il portait souvent des pantalons de toile claire trop grands pour lui et des baskets à scratch. Et moi, qu'est ce que je portais à 10 ans ?

« Tu te souviens comment on était habillé à l'époque ?

- Oui. Tu avais une jupe à volant et un tee-shirt à bretelle. Avec des couleurs fraîches, des couleurs de l'été. Probablement du jaune ou du orange. Tu avais des cheveux longs presque blonds toujours détachés. Un jour tu as coupé tes cheveux. C'était différent. »

Il s'arrête, me détaille . « Je ne peux pas dire si tu as changé ou si tu n'as pas changé. Tes cheveux sont attachés aujourd'hui, donc tu as changé ».

Un vieux banc de bois nous tend les bras. Son galbe arrondi nous accueille. Le soleil est puissant et nous impose par moment de baisser les paupières comme on baisse la garde quand on plonge dans les souvenirs d'enfance.

« Tu manges toujours des bouteilles de coca ? Me demande t-il

- Celles qui sont recouvertes de sucre acide ? »

Il sort son téléphone. Je suis déçue. Cette maudite machine va venir s'immiscer dans notre conversation. « Tu fais quoi ?

- Je cherche s'il y a une appli pour géolocaliser le magasin le plus proche où ils pourraient vendre des bouteilles de coca qui piquent.

- Tu en a trouvé un ?

- Attends ! C'est beaucoup plus compliqué que de trouver un appartement à acheter ou un parc.

Je n'ai pas le droit de te demander quel est ton métier. » Reprend t-il. « Par contre j'ai le droit de le deviner. On a trois tentatives. Pas une de plus. Et si on trouve pas tant pis. Tu es d'accord ? » J'acquiesce.

« J'hésite entre cartomancienne, astrologue, ou jeteuse de sort. » Ses dents blanches contrastent avec son teint mat. Je ris. Il reprend :

« Elle n'est pas si loufoque que cela ma première proposition. Tu te souviens qu'avant de commencer une partie de tarot, tu voulais tout le temps me tirer les cartes et me prédire mon avenir.

- C'est vrai. J'avais oublié.

- C'est Alzheimer ma pauvre. Tu n'en a plus pour très longtemps. J'ai trouvé ! » Crie t-il. « Tu travailles dans une animalerie. Tu soignes les bébés chiens, les lapins nains et surtout les souris.

- Tu n'es pas drôle. Tu sais que je déteste les souris. En plus, c'est bête, tu as gâché tes deux premières tentatives. Ça va être difficile de trouver maintenant.

- J'ai plus d'un tour dans mon sac. » Il quitte le banc, se lève et vient poser sa paume de mains sur le haut de ma tête. Il pose son autre main sur son crâne.

« On va faire de la télépathie. Tu penses très fort à ton métier et moi je réceptionne les informations. Tu es prête ? Vas-y, envoie. Tu ne m'envoies pas un sort. Juste la réponse. » Sa main est un peu lourde. Je me redresse.

« La connexion est en train de s'établir. L'image n'est pas très nette pour le moment. » Dit-il à voix basse. « Je vois un ordinateur. Tes doigts qui courent dessus. » Il marque un temps de silence.

« Je vois un livre. C'est toi qu'il l'a écrit.

- Comment as-tu deviné ? » Lui dis-je en me retournant.
- « Tu passais les journées à créer des personnages et à inventer des histoires. Et tu m'emmenais dans tes aventures truculentes. J'ai réussi, dix sur dix.
- Un cinq sur dix seulement car je ne fais pas que cela. J'ai un autre métier.
- Tu triches. L'autre métier ce doit être un truc d'adulte comme tu dis. Alors ce n'est pas au programme du jour. »

Je plante mes yeux dans les siens et dit :

« A moi de deviner ton métier maintenant. Mets toi bien en face de moi. Il faut que je vois tes mimiques. Je suis certaine que le coin de tes lèvres va remonter légèrement si je dis la bonne réponse. Tu vois, là, juste à droite.

- Alors tu n'es pas qu'une jeteuse de sort, tu es également mentaliste ? N'oublie pas que tu n'as que trois tentatives et je te préviens ça ne va pas être facile.

- Ne me mets pas la pression. J'ai confiance en moi. J'ai confiance. Je vais y arriver. Je dirais : Policier? »

Il me fait un grand non avec sa tête. « Pourtant c'était logique. Tu voulais toujours qu'on joue au policier. J'étais ton équipière. Cela veut dire que tu as renoncé à porter une arme et à arrêter les voyous alors. Dommage ! Attends, je continue à chercher. Je suis sûre que ça commence par un P. Pompier, prestidigitateur, pilote de soucoupe volante. Ça c'est pas possible. Vingt après ils n'ont toujours pas inventé les soucoupes volantes. Si tu étais Président de la république, je serai au courant. Président de la confrérie des goûteurs de bière, c'est pas un métier. Ça y est. Je sais. Je dirai professeur. » Il sourit et son regard me montre que j'ai trouvé la réponse.

« J'ai bon ? C'est ça ? » Il acquiesce.

« Je suis douée quand même. Parce que je suis sûre que tu ne l'avais pas dit ce que tu voulais faire plus tard. J'ai trouvé au deuxième essai. J'ai trouvé.» Et je fredonne « La la la la la la.

- Attends, tu te réjouis trop vite. Tu n'as pas entièrement deviné. Il y a tout un tas de possibilités. Je peux être professeur de math, de sport, de médecine, de philo. Tu ne verras pas le coin de ma bouche bouger, maintenant que je connais ton truc. Je vais faire attention à ne rien montrer.

- Professeur des écoles ? » Il plisse son visage.

- Zut c'est pas ça. Je donne ma langue au chat.

- Désolé ma vieille, pas de langue au chat. On avait dis trois tentatives. Voilà, tu les as utilisé. Tu resteras sur ta faim.

- Je ne suis pas ta vieille, je te rappelle que tu as six mois de plus que moi. »

Nous sommes maintenant muet, bien adossé sur notre banc. Il rompt le silence :

« Regarde on dirait madame Denis. Tu te rappelles, elle essayait de faire chanter sa petite chienne. »
Il se lève, suit la dame et l'imité dandinant des fesses en tenant la laisse la main relevé et légèrement courbée.

Il revient s'asseoir à côté de moi. Et je lui demande s'il a des nouvelles de Jean .« Quel Jean ?

- Jean notre boucher. Jean Bonneau.

- Je pensais que tu étais devenue une femme sérieuse. En fait pas du tout. »

Je demande si ça lui arrivait de repenser à moi et à nos jeux d'enfants.

« Bon je vais remonter le niveau. » Déclare t-il. « On va voir si tu es doué pour les langues étrangères. Comment appelle t-on un ascenseur en chine ?

- Aucune idée. Je ne sais pas. Je peux donner ma langue au chat cette fois ?

- On l'appelle en appuyant sur le bouton. »

Sa devinette à deux balles me déclenche un fou rire.

Alors à toi maintenant mademoiselle la conteuse. Il va falloir que tu te bouges les méninges pour faire mieux. » Il a retrouvé son regard d'enfant. C'est émouvant. « Tu as intérêt à me faire rire autant. »

Je me lance alors dans le récit de la blague de « Marcel le dégorilleux ». Je m'en sors assez bien. Il a toujours le même rire enfantin.

A moi de le taquiner maintenant. Je lui demande: « Pour tes tours de magie, as-tu progressé ?

- A non pas le moins du monde. Je peux noter cela dans la liste des choses à faire avant de quitter la terre. Oh, désolé. Ta maman, ta grand-mère elles étaient tellement merveilleuses pour toi.

- Elles sont dans mon cœur. Ne t'inquiète pas. »

Son regard est doux.

« Alors on va les chercher ces bonbecs ? » Dis-je avec une voix de gamine.

- Attends on n'a pas profité des jeux du parc. »

Il est maintenant debout et ses pieds trépigment à côté de moi. « On va faire un tour de tourniquet » Me dit-il.

« Je n'aime pas le tourniquet. Ça me donne la nausée.

- Ce n'est pas grave. Tu peux gravir l'échelle de corde ou la corde à nœuds. »

Il est à présent en équilibre sur une poutre entourée d'un carré de graviers. Il court sur la poutre, fait demi tour et revient vers moi.

« A toi maintenant. Allez, vas- y ! Je ne t'aide pas. Il faut que tu y arrives seule.»

Cela me tente bien mais je n'ai pas vraiment les chaussures adaptées. J'ôte mes escarpins. J'en garde un dans chaque main. Je grimpe. Pas mal ! J'ai encore un peu d'équilibre. Je ne sais pourquoi cela me rappelle mon initiation au vélo sur un chemin bordé d'orties et la chute inévitable qui a eu lieu alors.

De retour de notre escapade sur le carré des jeux, un vieux monsieur est assis sur notre banc, il lit un livre. Il nous a piqué notre banc. Qui va à la ducasse perd sa place. La ducasse c'est la fête foraine qui a lieu une fois par an dans notre village.

« Viens. On va ailleurs .» Nous quittons le parc. Il avance vite. J'accélère le pas pour le suivre.

« On y est presque. » Me dit-il.

Nous gravissons quelques marches et entrons dans le musée. Il prend les billets et se dirige vers une salle sombre m'entraînant avec lui. Une toile assez petite est éclairée. Au fur et à mesure que je m'approche, je distingue un paysage verdoyant inondé de lumière. La seule ombre est situé sous le pont de métal. Je suis envahie d'émotion. C'est exactement le même décor que le pont situé à la sortie de notre village. Je n'ai pas le temps d'observer les arbres, les buissons et le ciel qui l'entoure. Je me sens happée comme transportée en un instant sous ce pont qui nous abritait tantôt du soleil, tantôt de la pluie. Je revois nos vélos posés peu plus loin dans l'herbe. Nous sortions de nos poches notre goûter tout écrasés : deux biscuits écrabouillés qui tenaient grâce à une sorte de confiture à la fraise un peu épaisse.

« Comment tu as fais pour découvrir ici notre pont ? » Lui dis-je la gorge un peu serrée.

« Cela n'a aucune importance. L'essentiel est que je l'ai retrouvé. » Je sens qu'il m'observe.

Je n'arrive pas à détacher mon regard de ce tableau.

« Allez on y va. On doit acheter les petites bouteilles de coca. Allez viens. Presse toi. Tu vas pas l'emmener avec toi ce tableau. On n'a pas le droit de voler des tableaux au musée. »

En sortant du musée il se dirige vers les Vélib. Il m'en décroche un, me le confie. Le deuxième résiste un peu. Nous enfourchons nos vélos. L'air rafraîchit mes joues en prenant de la vitesse. C'est très agréable. Léo s'arrête devant une supérette. « Garde les vélo. J'arrive » me dit-il

Il revient quelques minutes plus tard avec un très grand sourire sur son visage.
« J'ai trouvé également des Malabars. Me déclare t-il en sortant. Vient on va chercher un endroit pour déguster tout ça. »

Nous reprenons nos vélos. La seine brille sous les reflets du soleil. Nous empruntons la pente pour atteindre le quai inférieur, abandonnons nos bicyclettes contre un mur. « On peut s'asseoir là. » me propose t-il. » Nous avons tous les deux les jambes pendantes au dessus de l'eau.

Il ouvre grand les deux paquets. Je prends une bouteille recouverte de sucre. Tous les parfums de ma jeunesse affluent.

« On pourrait se faire une promesse » me propose t-il. Il laisse un petit moment de silence et reprend

« On pourrai se donner rendez-vous dans 20 ans ici sous ce pont, même date le quatorze juin à quatorze heures. Tu t'en souviendras ?

- Je serai là, à quatorze heures précises.

- Tape dans ma main pour sceller notre pacte. » Nos phalanges se contactent.

Il se recule, me regarde. Puis il vient me serrer très fort dans ses bras. Je ferme les yeux. Cette étreinte est puissante et j'ai le sentiment de l'avoir déjà vécue.

Au travers de ses bras, ma maman et ma grand-mère sont venues me serrer très fort. Comme elles l'avaient fait quelques mois après leurs décès. Mon chagrin avait alors disparu et avait laissé place à une énergie, une force de vie qui ne m'a pas quitté depuis.

En retour, je leur envoie à tous les trois, toute la tendresse qu'il m'a été donné de recevoir.

« Il faut y aller. C'est toi qui part en premier. » Ces mots viennent sans que je les contrôle.

« Non c'est toi. » Me répond t-il

« Alors en même temps.

- Au revoir Clémence

- Au revoir monsieur le professeur. Tu m'as donné une jolie leçon de vie aujourd'hui.»

Je lui tourne le dos et commence à m'éloigner. Je ne me retourne pas. Je vais poursuivre mon chemin. Je me sens légère. Moi aussi je suis une femme légère.

De la joie, de la légèreté et beaucoup de tendresse. C'est ce que je voulais vous apporter.

J'espère que ma mission, comme celle de Pierre, a réussi.

Bien à vous.

Marie-Aude

leshistoiresrelaxantes@gmail.com